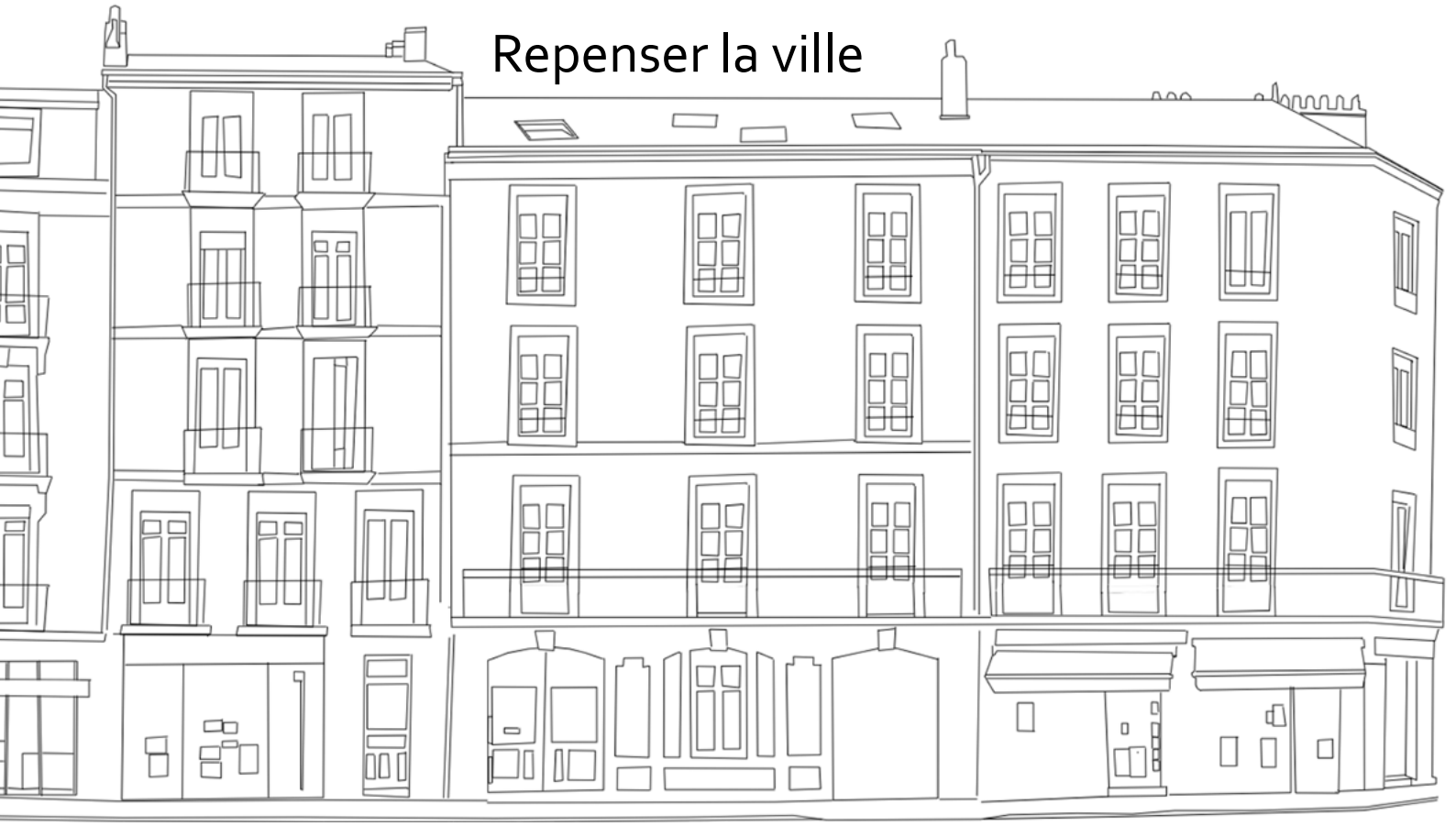
PERMATECTURE

Repenser la ville



21 août 2017

« Le meilleur moment pour planter un arbre c'est il y a 20 ans. Le deuxième meilleur moment, c'est maintenant »

Proverbe africain

Remerciements

Frédéric, pour ton accompagnement tranquille et régulier
Youën pour ces discussions chaloupées
Emma pour ton soutien sans faille
Mes parents et ma sœur pour votre confiance
Mes amis, votre diversalité me porte

Résumé

Ce mémoire présente un travail de recherche d'une durée d'un an. J'ai découvert la Permaculture durant ma césure aux antipodes, durant l'année académique 2015-2016. En septembre 2016, dans le cadre de cette recherche, je me suis demandé si le fait de l'appliquer au quotidien me permettrais d'améliorer mon mode de vie.

Le cheminement expérimental de la réflexion m'a conduit à envisager la possibilité d'appliquer la Permaculture pour repenser la ville et nos modes de vie urbains.

Guidé par l'approche permaculturelle, j'ai effectué des allers-retours entre des observations urbaines à Nantes et des habitudes que j'avais développées lors de ma césure nomade, pour finalement conclure que nous avons totalement perdu la mesure de nos consommations ainsi que toute connexion aux cycles naturels.

En parallèle de ces recherches, j'applique la Permaculture au quotidien. Son éthique au niveau individuel, ses principes de conception dans mon logement, et je parcours également la fleur permaculturelle au sein de ma "communauté urbaine".

Ce cheminement m'a conduit à réapprendre à faire la fête et à redécouvrir l'essence de cet acte social profond. Une transition dans le respect de la Nature, la célébration de l'Humain et le partage de l'abondance de nos ressources devient possible grâce à la fête comme espace public, lien social, marqueur temporel, mosaïque de joies.

Toujours en effectuant des allers-retours entre individualité et société j'en suis venu à imaginer le *permatecte* ; l'architecte qui chemine sur la fleur permaculturelle et qui est le lien entre les élus, les régulations, les habitants, les modes de vie dans notre cadre urbain. Il est porteur d'un regard visionnaire, guidé par la Permaculture tout en restant solidement ancré dans les pratiques actuelles.

Le travail entrepris dans ce mémoire dépasse largement le cadre académique. D'une part, il s'appuie sur le contraste de deux vies aussi opposées que leur éloignement géographique. D'autre part, en transposant les principes de la Permaculture d'une expérience à l'autre, je viens d'orienter des choix de vies, y compris le sens de mes activités professionnelles. À ce titre, le mémoire m'a été d'une valeur inestimable. Je souhaite qu'il ouvre également de nouveaux horizons à d'autres.

PERMA(culture, archi)TECTURE

Il est dit que si tout le monde change alors le monde changera. Pourtant malgré les messages incessants, les innombrables informations et la volonté émergente d'un changement collectif, il semble que les changements individuels sont en reste. Les gestes quotidiens changent en fonction des différentes injonctions de bonne conduite, des différentes modes, sans réelle prise de conscience du sens de nos actions.

L'étude se concentre ainsi sur une seule personne, l'auteur. La subjectivité de l'expérimentateur sert de base de réflexion pour ensuite étendre le raisonnement à d'autres échelles dans le but de trouver une manière de catalyser les changements individuels des pratiques et des modes de vie.

Au fur et à mesure du texte, le lecteur trouvera des citations, des chansons, des récits qui accompagnent le fil de la réflexion. Ces nuages proposent une pause dans la lecture et partagent un point vue très personnel sur les idées développées : à chacun de s'approprier ces pistes de réflexion comme il l'entend. Certaines notions, indiquées par une astérix sont développées plus précisément en annexe.

Dans la recherche, le « je » se trouve dédoublé. Il y a le je de l'éxpérience, du vécu, du ressenti et celui de l'analyse, qui suit le fil du mémoire. Le noir de l'analyse répond au bleu du récit au fil du développement.

Enfin, il ne faut pas se fier à l'aspect linéaire du document. La recherche est sphérique, et chaque rayon permet d'obtenir un développement particulier d'une idée. Ainsi le lecteur ne doit pas hésiter à revenir en arrière ou sauter quelques pages pour obtenir une précision car l'organisation proposée n'est qu'un cheminement parmi d'autres.

Sommaire

Captures d'instants 8

Introduction 10

La conscience du regard 12

- Prendre la température 12
- Taurewa 13
- Un indien dans la ville 20
- Résumé 23

La Permaculture 24

- D'où ça vient ? 24
- Qu'est-ce que c'est ? 25
- Comment l'appliquer ? 26
- Découverte de la Permaculture 32

La Nature au cœur de nos vies ? 36

- Notre représentation mentale du monde organise la matérialité de l'environnement 36
- Du van kiwi à l'appartement nantais. 37
- Cycle de l'eau 38
- Cycle de la nourriture 44
- Consommer à notre échelle 48

Agir au quotidien 50

- Individu 51
- Un logement à son image 52
- La ville en commun 56

Les festivités, lien social essentiel 62

- Apprendre à faire la fête au rêve de l'aborigène 64

Le Rôle du Permatecte 66

Conclusion 74

Notes et références 76

Annexes 80

Captures d'instants

05/16

C'est arrivé d'un coup.
J'étais là, assis au coin du feu à écouter la neige tomber sur les Remarkables, quand je me suis rendu compte que le retour en France était imminent. Après un an à suivre le vent, à n'avoir que la danse des saisons comme repère de temps, à respirer la liberté à pleins poumons, il était temps de revenir. Revenir entre 4 murs. Revenir entre horaires. Revenir entre bruits. Revenir à la ville.
Je ne veux pas revenir. Je veux simplement tourner les talons et détaler. Plonger dans la rivière, rester insouciant et me laisser dériver au gré des courants. Mais ce serait renoncer à l'apprentissage de ce voyage, car la raison même du départ c'est ce retour. Revenir avec de la perspective. Revenir plein de nouvelles envies. Revenir pour partager les expériences que l'on a eu la chance de vivre.
Je veux revenir avec le sourire.

Queenstown

01/17

Après trois mois d'essais, d'expérimentations, de théorisation et de tapage de crâne contre les murs je m'arrête et je prends un peu de recul. J'ouvre les yeux ; je cours après une utopie. Il faut que je fasse les choses dans leur juste mesure. Le frigo, la machine à laver, internet, le chauffe-eau, l'aspirateur, ce sont des choses avec lesquelles je peux expérimenter, mais j'ai l'impression d'évoluer dans un cadre. Si je décide de vivre hors réseau par exemple, je deviens un OVNI (un Objet Vivant Non Identifié). C'est faisable, mais on se marginalise tellement que l'on devient autre. On s'éloigne de l'ordinaire. Lorsque les liens sociaux sont distendus de la sorte, le dialogue et la communication deviennent difficiles.

Nantes

09/16

Mais où suis-je ? Mais qui suis-je ?
Je ne demande qu'un endroit où poser mon sac et voilà que l'on m'assomme avec des listes de documents, de paperasse, de justificatifs. Je ne sais plus où donner de la tête et tout ça me paraît extrêmement tortueux et complexe, mais si je ne me plie pas à ces exigences, je n'aurais pas de logement à Nantes. Je passe d'agence en agence et de visite en visite. Parfois, nous sommes 20 à étouffer dans un 18 m². Après un mois de recherche, je finis par trouver un appartement et alors j'oublie toutes ces histoires. J'ai un toit. Je peux enfin vivre ma vie en ville.

Nantes

07/16

Et me voilà face à ma vie. Face à Christchurch qui s'étale sous moi à perte de vue. Les étoiles de la ville s'allument peu à peu sur Aotearoa, la Terre du long nuage blanc, alors que les dernières lueurs du jour s'effacent. Bientôt, c'est le grand départ à bord d'une boîte de métal qui va me catapulter à toute vitesse vers l'ancien continent. Comme cet avion qui clignote loin au dessus du Mt Somers, et qui survole les traces de mon voyage. Comme à chaque fois qu'il faut partir, je me sens triste mais prêt. Lorsque l'on quitte un endroit, une vie, c'est pour en découvrir une autre. C'est une nouvelle aventure qui s'annonce.

Port Hills

Introduction

Ce que l'on sait déjà

An inconvenient truth. Une vérité qui dérange. C'est le titre du film-conférence dans lequel Al Gore présente devant un immense public les faits concernant le réchauffement climatique. Nous sommes en 2006, et je vois le film pour la première fois, dans une salle climatisée. Un cinéma qui fait partie d'un centre commercial ultra-moderne, construit sur une île artificielle, dans une ville à la pointe de la technologie surgie du désert en trente ans : Abu Dhabi.
Sur l'image de couverture du film on peut voir les cheminées d'une usine dont les émanations s'enroulent pour former un cyclone. Le message est clair.

Aujourd'hui, une très forte majorité scientifique s'accorde sur le fait que l'homme et ses activités ne peuvent pas être dissociés du changement climatique que l'on observe à une échelle planétaire. Nous sommes entrés dans l'Anthropocène.
De manière officieuse, ce nom désigne une période marquée par une augmentation tellement forte des activités des sociétés industrielles qu'elle a été à l'origine de déséquilibres du système Terre, dans des proportions jamais connues dans toute l'histoire de l'humanité. [1]

Parallèlement, nous observons également un grand mal-être à l'échelle de l'individu qui se matérialise par des recherches personnelles, une quête du soi. Le développement massif, l'explosion de la demande et la diversification de pratiques telles que le yoga, la méditation, le tai-chi, les retraites spirituelles et les médecines alternatives, pour n'en citer que quelques unes, témoigne de cette recherche actuelle.

Oasis urbaines ?

Au milieu du tumulte d'information et de désinformation, de toutes les théories possibles et imaginables, des alarmistes, des climato-sceptiques, des scientifiques, on trouve un groupe de citoyens chercheurs d'un autre avenir.
Des individus qui ont une vision collaborative du monde, qui ont décidé que demain se construirait ensemble. Sans attendre, ils s'impliquent et agissent. Ils co-créent, cohabitent, co-construisent et communiquent*. A force d'expérimentations, ils construisent petit à petit un autre modèle de vie sociale où la communauté devient source de richesse et une aide à la résolution des défis sociaux et environnementaux. Le mouvement citoyen des colibris nomme ces expérimentations des oasis.

La plupart des oasis se développent dans des contextes calmes et paisibles qui sont relativement propices à ce type d'expérimentations. Le milieu urbain, quand à lui, est timidement développé, notamment par des projets d'auto-construction.
En France, c'est pourtant 80% de la population qui vit en ville[2] et ce chiffre est en constante augmentation. Mais les métropoles, en plus d'être les environnements les plus peuplés, sont également les plus pollués de la planète.
Il existe des gens dans notre monde qui n'ont jamais vu les étoiles du ciel, cachées derrières les lumières de la ville. D'autres n'ont jamais marché pieds nus dans l'herbe fraîche. Certains n'ont jamais vu un animal sauvage en liberté autrement qu'à travers un écran.
Il fut un temps où nous construisions des hameaux pour nous protéger de la nature. Il semblerait que nous l'ayons effacée de nos vies en ville.

Face à ces problématiques, il est possible de rechercher des solutions qui répondent aux deux échelles (individuelle et sociétale) en même temps, en s'intéressant à l'environnement urbain. Cette constatation, motive un très grand nombre de personnes aujourd'hui, et crée une multitude d'initiatives prenant place dans des contextes et des milieux très variés. Des politiques urbaines aux initiatives citoyennes, les pratiques et les modes de vies évoluent lentement, au rythme des questionnements, des recherches, mais surtout des actions de chacun.

La recherche dans le cadre du mémoire

À la suite de 5 années d'études supérieures d'un double cursus ingénierie et architecture, je me sens perdu et en quête de sens. Je cherche une façon de vivre de manière équilibrée avec mon environnement mais je ne sais pas comment m'y prendre. Je décide alors de me retirer et j'entame un voyage d'un an à la découverte d'autres modes de vie. Le voyage est enrichissant et le retour est délicat mais chargé en sens et en idées.
Je me rends compte que ma vision de la ville a complètement changé et je peux à présent cibler certains aspects qui m'ont poussé à me remettre en question.

Dans le cadre de la transition on rencontre beaucoup d'injonctions : recycler, utiliser des modes de transports doux, réduire notre consommation énergétique. Pour la planète et pour le bien de tous. Ces actions sont des gestes simples qui modifient rapidement notre impact sur la planète, et ils sont essentiels, mais il est également nécessaire d'aller au-delà des gestes automatisés : il faut changer notre manière de voir le monde. Notre rapport profond à notre environnement.

C'est dans le but de faire évoluer ce rapport profond que, dans le cadre de ce mémoire, je pose la question : comment utiliser la Permaculture pour repenser la ville?

** voir L'appel des Colibris*

1. "A period marked by a regime change in the activity of industrial societies which began at the turn of the nineteenth century and which has caused global disruptions in the Earth System on a scale unprecedented in human history: climate change, biodiversity loss, pollution of the sea, land and air, resources depredation, land cover denudation, radical transformation of the ecumene, among others. These changes command a major realignment of our consciousness and worldviews, and call for different ways to inhabit the Earth."
www.globaia.org

2. d'après la Banque Mondiale

L'agriculteur
-
Ridan

La conscience du regard

Prendre la température

Froggies

L'histoire de la « grenouille qui ne savait pas qu'elle était cuite » raconte qu'une grenouille, plongée dans une eau froide qui est portée à ébullition de manière très progressive finira par mourir ébouillantée. La même grenouille plongée dans une eau bouillante se dégage vivement d'un bond pour se sauver.

Aujourd'hui, nous constatons que nos sociétés changent de manière tangible. Les pratiques sociales, les modes de vie, les normes et les usages évoluent à très grande vitesse. L'histoire de la grenouille, nous pose alors la question : comment ces changements nous affectent-ils ? Sommes-nous capables de d'évaluer la température de l'eau ou alors sommes-nous ensuqué dans une eau déjà trop chaude?

Créatif Culturel

Une étude menée sur 100 000 personnes pendant près de 14 ans par deux sociologues américains, Paul H. Ray et Sherry Ruth Anderson, parue en français sous le nom *L'Emergence des Créatifs Culturels*[4], s'intéresse aux personnes capables de résister aux dégradations du milieu extérieur.[1]
Un créatif culturel est un individu qui a fait un choix personnel contraire aux valeurs dominantes de la communauté, au moins dans un domaine de sa vie. Ce terme suggère que « ces personnes qui résistent à la dégradation culturelle ambiante ne le font pas seulement à titre individuel mais qu'elles parviennent à reconstituer – fut-ce à petite échelle : une communauté, une entreprise, un village – de nouvelles cultures – précieux pluriel en ces temps de pensée unique. »[2]
Les créatifs culturels ne sont cependant regroupés sous aucune bannière, et aucun signe distinctif ne permet de les identifier dans un milieu social donné. Selon l'étude, un quart de la population américaine ferait partie, consciemment ou non, de ce phénomène.

" Il se pourrait qu'avec l'être humain advienne le temps des mutations intérieures, c'est à dire affectant non pas son apparence physique ni sa physiologie, mais avant tout sa vision des choses, sa manière de penser et d'aimer, les relations qu'il développe avec lui-même, avec ses semblables et avec l'univers tout entier. " [3]

Notre environnement

L'environnement est une part importante du comportement humain : lorsque je descend du train à Paris je ressens immédiatement une contraction de l'espace. Mes muscles se crispent, je pense aux pickpockets, j'accélère le pas… L'enchainement étouffant des tunnels sales et congestionnés de métro, la sensation d'oppression, la vitesse de circulation, le bruit, les publicités, tout cet environnement urbain me presse et provoque chez moi une réaction de stress. Il faut faire un effort conscient et constant pour se relâcher et revenir à un équilibre interne détendu et agréable.
Inversement, lorsque je pénètre dans une cathédrale ou une église, je ralentis instantanément le pas. J'inspire profondément et je lève doucement les yeux en suivant la ligne dessinée des colonnes. J'apprécie le jeu de lumière, le calme, l'espace, la sérénité du lieu. Cette architecture m'élève et m'apaise.*

Un être humain aura naturellement tendance à s'aligner avec l'environnement dans lequel il évolue : nous nous adaptons au froid, au chaud, à l'humidité, aux maladies, aux gens autour de nous, à la société. Lorsque nous évoluons dans un cadre qui nous déstabilise, il est nécessaire de consacrer consciemment de l'énergie afin de conserver notre équilibre interne, comme on garde son sang froid lorsque l'on est assaillis par la peur.

Mais où trouver cette énergie dans des environnements qui nous stimulent constamment, sans arrêt et sans répits ? Comment se rendre compte que l'eau est déjà chaude si l'on nage dedans depuis des années ?

Taurewa

having no settled home

À mon départ en août 2015, je suis encore incertain. Pourquoi je pars déjà ? L'inconnu me fait peur. Je ne sais pas ce que je vais faire, ce que je vais trouver dans ce pays à l'autre bout du monde. Je ne me suis pas renseigné du tout sur les coutumes, les pratiques, la géographie ou la population : je pars à la découverte d'un nouveau monde, d'une autre manière de vivre.

1. CLERC O. 2008. p173 2. Ibid. p174 3. Ibid. p177
4. edition Yves Michel

** voir Rythme Marginal*

Le ciel s'accroche à la Terre
Copland track le 12.06.16

Récit d'une expérience de volontariat

Je me gare devant le petit salon de coiffure de Tania en fin d'après midi. La description en ligne du helpX avait pour mots clés recyclage, auto-construction, hors réseau. C'est exactement ce que je recherche! Les présentations faites, elle me guide d'abord sur une route goudronnée, qui se transforme en *gravel road* pour se détériorer au fur et à mesure de notre avancée. Nous nous arrêtons enfin sur le bas-côté, alors que je me demande si Loulou sera capable d'aller plus loin. Là, Tania m'annonce qu'on attend Jeremy. Il va descendre nous chercher car seuls les 4x4 peuvent monter le sentier boueux en cette saison. Les affaires emballées, je regarde le Patrol bordeaux descendre tranquillement la colline. Une petite chevelure blonde s'applique à courir pour ouvrir les *gates* qui ponctuent le chemin. Lorsque Jeremy descend de la voiture taillé en bloc, grosse barbe et crâne rasé, vieilles fringues toutes décousues, une *punamu* imposante autour de son cou, il me met immédiatement en confiance. Je me fraye une place à l'arrière, au milieu d'un amoncellement d'objets et de boue. Oui, je m'enfonce bel et bien dans le *bush*! 20 minutes, des flaques de gadoue, quatre *gates* et une descente glissée plus tard, je découvre la clairière, taillée dans la forêt. Ici se trouve la maison, là les poules, le camion, un bus, des frigos, des fenêtres dans un coin, de la tôle, un cheval, un étang, des arbres, une cabane dans les branches, un potager, des motos, une autre voiture. Des grains semés au vent. Leur vie.

Commence alors une scène de théâtre dans laquelle je suis entraîné par les enfants dans tous les sens à la fois, mené par les parents qui me font visiter le lieu pendant qu'une multitude d'animaux me courent dans les pattes. La découverte de la maison est à l'image de la clairière ; dans le salon, une accumulation impressionnante d'objets parmi lesquels les gosses se cachent et sortent comme des marmottes. Ils sont censés être quatre mais il me semble qu'ils sont six et qu'ils sont tous le même. Et love-love, la chienne, est tout aussi dynamique, diabolique et attendrissante.

Lorsque je découvre la sérénité du camion qui sera ma maison pour les prochains jours, après le dîner, je m'y sens comme chez moi. Là aussi, une collection diversifiée de trésors et un désordonné d'objets divers. Au milieu des livres, l'encens tient en équilibre sur un cadre de bois flotté. La cuisine et la chambre s'entremêlent. Un lit, un feu de bois, du gaz, de l'eau de pluie : je suis complètement autonome.

Tout au long des 10 jours que je passerai dans ce hangiriki, je vais aider J à couper du bois, planter des arbres et à construire une maisonnette de deux étages.

Mais ici nous ne sommes plus dans le même monde. Couper du bois devient une aventure remplie de péripéties hautement improbables. La construction de la maison s'interrompt dès qu'une meilleure idée est proposée par un des gamins, mes toilettes sont creusées à même le sol sous un tipi. J'attend les beaux jours pour que l'eau de la douche chauffe, je vais cueillir ma tisane aux branches des *Manukas*...

La patience qui au départ était de mise s'est déjà transformée en une acceptation positive de la situation. Il règne ici une ambiance intemporelle. Quand il pleut on attend que ça passe, on fait au fur et à la mesure du rythme de la journée. Comme J me l'a appris, « *time doesn't matter* ».

Nord nomade, Sud sédentaire
Omahuta Forest le 29.09.15

Dans cet environnement niché au coeur du bush néo-zélandais, le recyclage a pris une autre dimension. C'est comme si cette volonté de T&J de conserver leurs valeurs, leur culture, la préservation de l'environnement, leur envie de vivre un mode de vie plus simple, tout ça s'est entrelacé dans un gigantesque capharnaüm dont jaillit des bribes de maison, potager, jardin, projets et vie. Rien n'est à jeter, tout a été utilisé, est utile, sera utile. Le temps n'a pas d'importance et tout verra le jour, un jour. Ces valeurs, ces idées, je pense qu'ils les ont forgées au travers de vagabondages en NZ, essentiellement dans le *Northland* à bord du camion dans lequel je niche. Chez eux, j'en ai énormément appris sur la flore néo-zélandaise. Ils avaient décidé de préserver la faune et la flore présente sur leur terrain afin de protéger le *native bush*. Lorsque j'ai commencé à discuter et à exprimer un intérêt pour la nature et la culture locale, je me suis rendu compte qu'ils avaient beaucoup à m'apprendre et ils l'ont fait avec plaisir. Je les sentais heureux de m'expliquer les plantes comestibles, les remèdes, les différents types de bois, de partager leur culture et m'enseigner du vocabulaire maori.
Le départ fut difficile. Je me sentais si bien là-bas. Mais il faut rester en mouvement pour continuer à découvrir et à explorer. Au moment de partir, Jeremy m'a conté la légende du combat de deux géants de la mythologie maorie. La tête de Taratata fut tranchée d'un coup d'épée et roula jusqu'au *Totara North Harbour* pour former une montagne. Son corps décapité forme une autre montagne qui ne se situe pas très loin de chez T & J.

Cet exemple tente d'illustrer l'année de décalage culturel dans lequel j'ai été plongé. Une aventure nomade à bord d'un van qui parcourt les deux îles kiwis à la rencontre d'autres manières de vivre. Une expérience de sobriété, de simplicité et de profonde reconnexion avec la Nature. Le lever et le coucher du soleil sont nos seules horaires. Nous sommes maître de notre rythme et nous choisissons librement notre direction quotidienne. L'attention est pleinement centrée sur mon développement personnel et ce voyage se transforme malgré lui en une quête spirituelle.

double page précédente
Hangiriki
Omahuta Forest le 29.09.15

Lexique

bush	-	*forêt locale*
gates	-	*porte pour le bétail*
gravel road	-	*route locale de gravier*
Manukas	-	*tea tree*
Northland	-	*pointe nord de la NZ*
punamu	-	*pierre de jade maoriew*

Extrait du Journal d'Emma, qui m'accompagne

" Petit à petit, les doutes qui m'avaient envahis quelques jours plus tôt s'effacent. Etre ici m'aide à me rappeler pourquoi je suis partie, peut être même à le comprendre. Aller plus loin, plus profondément sur ce que je veux faire de ma vie et sur quelles valeurs je souhaite la bâtir. Je peux enfin prendre du recul, expérimenter d'autres modes de vie, voir qu'il est possible de faire les choses autrement ! Apprendre des choses que je n'aurais pas eu l'ouverture d'esprit de rechercher si j'étais restée en France et finalement prendre conscience. Conscience de son corps, de son esprit, du monde qui entoure, de l'énergie qui circule entre tous les êtres et de ce qui fait qu'ils ne sont qu'un. Voilà pourquoi je suis partie. Et je ne le savais pas vraiment jusqu'à présent. "

Follow the sun
-
Xavier Rudd

Un indien dans la ville

“ Jai compris pourquoi Devì disait qu’une expérience mystique devait trouver son accomplissement dans le retour à la vie sociale. La vie ordinaire est à la fois un Maitre merveilleux et le baromètre constant de la réalisation spirituelle. ”

Odier D. 2002, p215.

Retrouver nos proches que l’on a pas revu depuis longtemps est un moment privilégié du retour. Cependant, l’atterrissage a été rude.
Ce retour est une étape éprouvante pour la plupart des personnes qui ont vécu l’expérience d’un long voyage. Pour l’illustrer, voici l’extrait de mémoire d’un camarade après son périple :

« Celui qui n’est pas parti ne sait pas ce que c’est de revenir. […] J’ai le sentiment horrible d’avoir régressé depuis mon retour, d’avoir tourné le dos au mode de vie de mes rêves, quasiment inconnu de tous. […] C’est comme si tout le monde marchait dans un même sens – plus ou moins – sauf toi et quelques copains que tu peines à retrouver dans la masse, tentant de remonter le courant, de le contourner, de s’en écarter. » [1].

Il est pourtant nécessaire de ne pas se focaliser sur le passé et de réaliser que, dans sa diversité et par sa différence, le potentiel de l’environnement urbain est immense.

Pourtant, après une longue période d’absence, la ville est devenue inquiétante. Toutes ces choses que l’on juge banales quand on y vit, comme les horaires, les codes, les habitudes, le temps, l’argent ; j’ai été percuté par tout ça à la fois et ma première réaction a été de les refuser en bloc. J’ai même été jusqu’à imaginer vivre dans un van à Nantes pour provoquer, dénoncer la folie que je percevais autour de moi. Je n’avais plus les mêmes habitudes, les mêmes repères culturels, les mêmes normes sociales. Cette vision décalée de la ville était nouvelle pour moi et a suscité beaucoup de questionnements sur ce que l’on pourrait appeler le monde par défaut, ou encore tout ce que l’on accepte inconsciemment, simplement parce que c’est là, ou que tout le monde l’accepte également par habitude.

Outre l’environnement urbain, l’année de mon abscence a été particulièrement difficile pour les français, du fait des attentats. L’eau a beaucoup chauffé pendant mon voyage, et quand je suis revenu, j’ai pu constater la différence de température.

J’ai alors décidé de me servir de ce regard comme un moyen de réinitialiser, autant que possible, ma vision de la ville et des pratiques urbaines.

Quel est réellement cet environnement qui m’entoure ? Lorsque je marche je dois traverser à l’intérieur de passages cloutés, des rectangles blancs bien alignés sur de l’asphalte noir, qui recouvre la route, un danger pour notre vie à tous, le lieu de circulation des véhicules motorisés. Ce flux bruyant est régulé par des bandes blanches, continues ou discontinues, et des lumières de couleurs vert-jaune-rouge. Si je gène un véhicule alors que je me suis aventuré hors des bandes blanches, on me klaxonne, une manière mécanisée de me crier dessus, ou alors de me signaler « cordialement » que ma place n’est pas ici, je ne saurais dire. Ma marche devient saccadée, normée, cadrée, à angles droits, automatisée, robotisée. Rouge je m’arrête, vert je traverse. Les pratiques, les habitudes, les usages sont contenus dans un cadre rigide.

Comment alors faire évoluer des pratiques, des habitudes, des manières de penser et de voir le monde dans un environnement aussi normé ? Il est nécessaire de faire un effort conscient et constant pour ne pas subir les normes mais de les dépasser. De voir au delà du cadre.

Voir la ville comme un univers fantastique. Voir la ville avec l’œil de celui qui ne sera jamais là pour la voir. Voir les escaliers comme des montagnes, le vent froid comme un blizzard, les parcs comme des forêts et les chiens comme des lions. Voir les éoliennes comme des ovnis, les trajets quotidiens comme des randonnées. Les bâtiments comme des parois rocheuses. Escalader les parois. Tendre des lignes entre deux falaises, deux pans d’architectures. Voir la vie comme un jeu, voir la ville comme une nature oubliée. Imaginer chaque visite comme une exploration. Jouer le jeu.
Mélanger le vrai du faux. Créer sa propre diversité.

Jérôme Alixant

1. Baisnée V. 2016, p61

Au matin du 7 août 1949, Philippe Petit, un funambule français, réalise son rêve : traverser un câble tendu entre les deux tours du World Trade Center.

He looked not at the towers, but at the space between them.

Le petit f(o)unambule
New York, source externe

Résumé

Toutes ces considérations montrent que l'environnement dans lequel évolue l'individu influence fortement son comportement, sa manière de penser et donc son interprétation du monde. Dans un milieu urbain, remettre en question la ville est alors possible par le voyage, le détachement. Pour comprendre un système, il faut... s'en extraire, explique Bernard Werber. Une fois ce changement de regard initié par le voyage nomade et la reconnexion à une éthique plus proche de la Nature, la ville m'apparaît comme un environnement étrange et aseptisé, guidé par des valeurs industrielles. Il devient alors nécessaire de définir des lignes directrices afin de ne pas subir l'environnement mais d'évoluer sereinement en son sein.

" […] [L'approche Permaculturelle] propose une décolonisation de notre imaginaire et une conception nouvelle de nos cadres de pensée et de nos stratégies créatives. Soit un nouveau paradigme qui bouleverse nos références culturelles. " [1]

Yves Cochet
Holmgren D. 2014, p12

La Permaculture

D'où ça vient ?

" […] j'ai commencé à me révolter contre le système politique et industriel car je voyais qu'il provoquait notre mort à tous, nous et le monde autour de nous. Cependant, je pris assez vite conscience qu'au final, l'opposition frontale ne menait à rien. Pendant 2 ans je me suis retiré de la société. Je ne voulais plus perdre mon temps à lutter contre. Je voulais bien revenir mais ce devait être afin d'offrir quelque chose de très positif, quelque chose qui nous permettrait d'exister, sans provoquer l'effondrement de tous les écosystèmes. " [1]

La Permaculture est née en Australie dans les années 70 suite à un constat tragique : mon environnement est en train d'être détruit par notre société. Bill Mollison et David Holmgren refusent cet issue et s'investissent pour proposer une nouvelle manière de travailler la terre. Dans les premiers temps, la Permaculture proposait une méthode pour développer une agriculture permanente. Aujourd'hui, le mouvement a grandi et s'est transformé ; les fondements de la méthode et sa philosophie se sont étendus et la Permaculture cherche aujourd'hui à promouvoir une culture de la permanence. C'est à dire subvenir à nos besoin tout en accroissant le capital naturel pour les générations futures.

" Dans son livre « la révolution d'un seul brin de paille », Fukuoka a brillament exposé l'esprit de la permaculture. En bref, c'est une philosophie qui invite à travailler avec la nature plutôt que contre elle ; elle invite à une observation prolongée et réfléchie, plutôt qu'à un travail continu et irréfléchi ; elle invite à considérer toutes les fonctions des plantes et des animaux plutôt que de les traiter comme les moyens d'une production unique. " [2]

Cette première définition, issue de la vision de Mollison, parle de l'étude des différents éléments qui constituent un système, qui peut être par exemple une maison-ferme ou un jardin, afin de les inclure dans une logique de conception. Plutôt que de considérer les éléments séparément, on s'intéresse aux caractéristiques qui les lient les uns aux autres. On permet ainsi aux éléments de collaborer entre eux par interelations pour finalement former un tout.

Le mouvement est aujourd'hui fortement développé géographiquement et idéologiquement. On trouve par exemple des ouvrages de design permaculturel, de la Permaculture humaine, des exemples d'applications de l'approche à différentes échelles, dans des jardins, dans des maisons, dans des villes.

1. Mollison B. 2012, p8 2. Ibid. p13

Qu'est-ce que c'est ?

A force de discussions, je me suis rendu compte que dans la conception populaire, la Permaculture est une technique de jardinage ou un vague style de vie alternatif. Chez certains ce mot à une signification lointaine, chez d'autres il est complètement inconnu. Souvent, on me demande des « trucs de permaculture », des astuces pour s'occuper des plantes ou du jardin et lorsque j'explique que j'utilise la méthode permaculturelle et ses applications pour repenser les modes de vie urbains, on me demande, d'un air un peu décontenancé : « mais, euh... c'est quoi en fait exactement la Permaculture ? ».

" Plus qu'une technologie agricole, la Permaculture est une vision des sociétés de demain, les nôtres, qui seront confrontées à l'évolution des régimes énergétiques et climatiques. La Permaculture n'est pas seulement une autre façon de jardiner : c'est une autre façon de concevoir et d'agir sur le monde, un changement philosophique et matériel global, en même temps qu'un ensemble de stratégies de résilience face aux métamorphoses, sinon aux effondrements " [3]

Yves Cochet

La Permaculture est une science de conception, dans le sens où elle a pour objectif d'améliorer sur le long terme le bien-être matériel des humains. Elle comporte également une dimension spirituelle relative à un but naturel supérieur. En pratique, certains permaculteurs sont jardiniers, d'autres veulent changer la société de consommation, ou encore lutter contre les maux environnementaux et sociaux. Il y a des citadins, des paysans, des marginaux, des parents, des enfants, des hommes et des femmes. Chacun a une vision personnelle de la manière d'appliquer les principes de la Permaculture dans ses actions et dans son quotidien : c'est une approche qui privilégie les processus qui partent de l'individu ou du foyer pour stimuler un changement économique, culturel et communautaire. Les principes de la Permaculture peuvent avoir un impact sur la vie quotidienne de chacun et ce dans des situations et des cultures très différentes sans qu'un consensus à l'égard de l'avenir ne soit nécessaire. La diversité des pratiques en est le résultat.

3. Holmgren D. 2014, p8

Comment l'appliquer ?

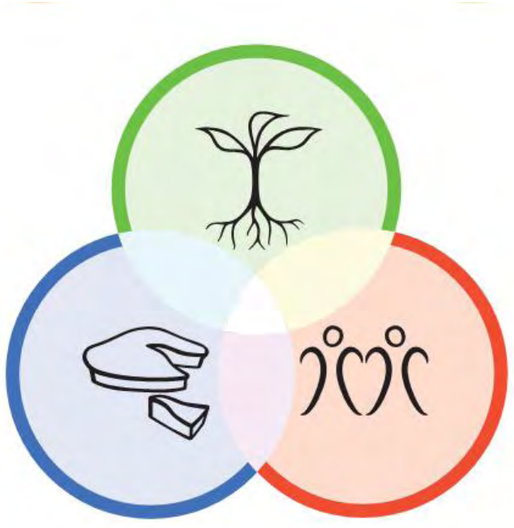
La Permaculture repose sur trois piliers éthiques.

Le premier est prendre soin de la Terre.
C'est le soin à tous les êtres, vivants ou non vivant, au sol, au ciel, à l'eau, à l'atmosphère, aux forêts et aux rivières. Quelque soit son échelle ou sa portée, ce soin est le résultat de nos actions et de nos activités, elles mêmes étant la conséquence de nos intentions.

Le second : prendre soin de l'Humain.
Ce soin est essentiel car il nous permet de satisfaire nos besoins fondamentaux, nous nourrir, boire, nous abriter, vivre en société. Même si nous représentons une infime partie des êtres vivants, notre impact sur Terre est important. Satisfaire nos besoins permet de réduire nos pratiques destructrices.

Enfin, redistribuer équitablement les ressources.
La nourriture, l'eau mais également le temps, l'argent et les matériaux de manière à assurer le soin à la Terre et aux Humains. Une fois que nos besoins sont satisfaits et que nous avons établis nos propres systèmes vivriers au meilleur de nos compétences, nous pouvons alors aider d'autres à atteindre cet objectif.

Ces trois piliers guident le permaculteur dans son éthique. Ils sont inspirés des enseignements de la Nature et des sociétés préindustrielles et permettent de lutter contre l'individualisme.



Les trois piliers éthiques de la Permaculture (permaculturepricinples.com)

Les 12 principes de conception (permaculturepricinples.com)

Pour guider la conception, l'approche permaculturelle se développe en 12 principes[1]. Ces principes de conceptions font partie des fondamentaux développés par Holmgren et nous accompagnent dans l'élaboration du design de nos systèmes.
À l'origine, ces systèmes sont majoritairement des maisons-fermes à la campagne qui tendent vers une autonomie et une indépendance alimentaire et énergétique. Aujourd'hui le cadre s'est énormément élargi et ces principes peuvent s'appliquer à des conceptions qui prennent toutes les formes à toutes les échelles, comme par exemple à une ville, une société, une politique, une voiture, ou même à une vie.

D. Holmgren dessine également la fleur permaculturelle qui présente les domaines clés à transformer pour instaurer une société soutenable.

1. Les définitions des 12 principes qui suivent sont issues du site permaculturepricinples.com

1 Observer et interagir

En prenant le temps de s'impliquer avec la nature, il est possible de concevoir des solutions adaptées à chaque situation

L'icône représente une personne en train de devenir un arbre. Quand on observe la nature, c'est important d'adopter des points de vue différents afin de comprendre ce qui se passe dans les différents éléments du système. Le proverbe "La beauté est dans les yeux de celui qui regarde" nous rappelle que c'est nous qui projetons nos valeurs sur ce que nous observons, alors que dans la nature il n'y a ni bien ni mal, seulement des différences.

2 Capter et stocker de l'énergie

En développant des systèmes qui collectent les ressources pendant les périodes d'abondance, nous pouvons en profiter pendant les pénuries

L'icône représente de l'énergie qu'on stocke dans un contenant pour l'utiliser plus tard, tandis que le proverbe "Faites les foins tant qu'il fait beau" nous rappelle que le temps nous est compté pour faire des provisions d'énergie.

5 Utiliser et valoriser les ressources et services durables

En utilisant au mieux l'abondance des ressources naturelles, on peut atténuer notre comportement de consommation et notre dépendance vis-à-vis des ressources non-renouvelables

Le cheval représente à la fois une ressource renouvelable (on peut le consommer) et un service renouvelable pour le transport, le labour ou le débardage (ce service ne consomme pas la ressource). Le proverbe "Laissons faire la nature" nous rappelle que contrôler la nature en surexploitant ses ressources et en utilisant la haute technologie est non seulement dispendieux mais peut aussi avoir un impact négatif sur notre environnement.

6 Eviter la production de déchets

En utilisant et en valorisant toutes les ressources disponibles, rien n'est jamais jeté

Le ver de terre symbolise l'un des recycleurs de matière organique les plus efficaces, qui transforme les 'déchets' animaux et végétaux en nutriments utiles pour les plantes. Le proverbe "Un point à temps en vaut cent" nous rappelle que l'entretien consciencieux permet d'éviter le gaspillage, tandis que "Pas de gaspillage, pas de manque" nous signifie qu'il est facile de gaspiller dans les périodes d'abondance, mais que ce gaspillage peut engendrer des pénuries par la suite.

3 Obtenir une récolte ou une production de richesse

Il faut chercher à obtenir des résultats vraiment utiles à chaque étape du travail entrepris

L'icône du légume avec une partie grignotée nous montre qu'il y a toujours un peu de compétition quand on veut obtenir un rendement, tandis que le proverbe "On ne peut pas travailler l'estomac vide" nous rappelle qu'il nous faut des résultats immédiats pour vivre.

4 Appliquer l'autorégulation et accepter les réactions

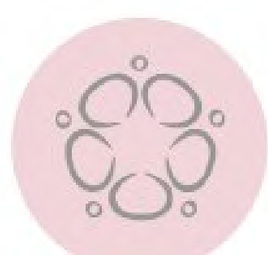
En dissuadant les activités néfastes, on assure que les systèmes pourront continuer de fonctionner correctement

Le symbole de la Terre entière fournit l'exemple le plus vaste possible d'un organisme auto-régulé, sujet à des mécanismes de rétroaction, tels que le changement climatique. Le proverbe "Les fautes des pères rejailliront sur les enfants jusqu'à la septième génération" nous rappelle que les effets des rétroactions négatives peuvent mettre longtemps à se faire sentir.

7 Concevoir le design d'ensemble avant les détails

En prenant du recul, on peut observer des structures dans la nature et dans la société. Ces structures formeront l'ossature de notre conception, que nous remplirons au fur et à mesure avec les détails.

Chaque toile d'araignée est unique selon sa situation, et pourtant son motif rayonnant et spiralé est universel. Le proverbe "C'est l'arbre qui cache la forêt" nous rappelle que quand on se focalise sur les détails, on perd la vision d'ensemble.



8 Intégrer plutôt que séparer

En disposant les bons éléments aux bons emplacements, des relations se mettent en place entre les éléments, lesquels peuvent alors se renforcer mutuellement

L'icône représente des personnes qui se tiennent par la main en cercle, vus par au-dessus. L'espace central pourrait représenter "le tout qui est davantage que la somme de ses parties". Le proverbe "Plus on est nombreux, moins le travail est dur" suggère qu'un travail est plus facile quand on s'y met à plusieurs.

9

Adopter des solutions modestes et lentes

En favorisant des systèmes lents et à petite échelle, on réduit l'effort d'entretien, on utilise mieux les ressources locales et on obtient des résultats plus durables

L'escargot est petit et lent, il porte sa maison sur son dos et peut se recroqueviller pour se protéger quand il se sent menacé. Le proverbe "Plus on est grand, et plus on tombe de haut" nous rappelle qu'il est dangereux d'être tros gros trop vite et la maxime "Rien ne sert de courir, il faut partir à point" encourage la patience en reflétant une vérité courante dans la nature.

11

Repérer et valoriser les effets bordure

C'est aux interfaces que se produisent les phénomènes les plus intéressants, qui sont souvent les plus enrichissants, les plus diversifiés et les plus productifs dans un système

La rivière et son vallon au lever ou au coucher du soleil évoquent un monde défini par ses interfaces. Le proverbe "La bonne route n'est pas toujours la plus fréquentée" nous rappelle que ce qui est commun, évident, ou populaire n'est pas toujours ce qui a le plus d'importance ni le plus d'influence.

10

Favoriser la biodiversité

En encourageant la diversité, on est moins vulnérable vis-à-vis de nombreuses menaces et on met à profit la nature unique de l'environnement du lieu

Les colibris sont parfaitement adaptés pour collecter le nectar des fleurs longues et étroites grâce à leur vol stationnaire et à leur bec recourbé. Ces oiseaux symbolisent la spécialisation de forme et de fonction dans la nature. Le proverbe "Ne mettez pas tous vos œufs dans le même panier" nous rappelle que la diversité offre une assurance contre les variations de notre environnement.

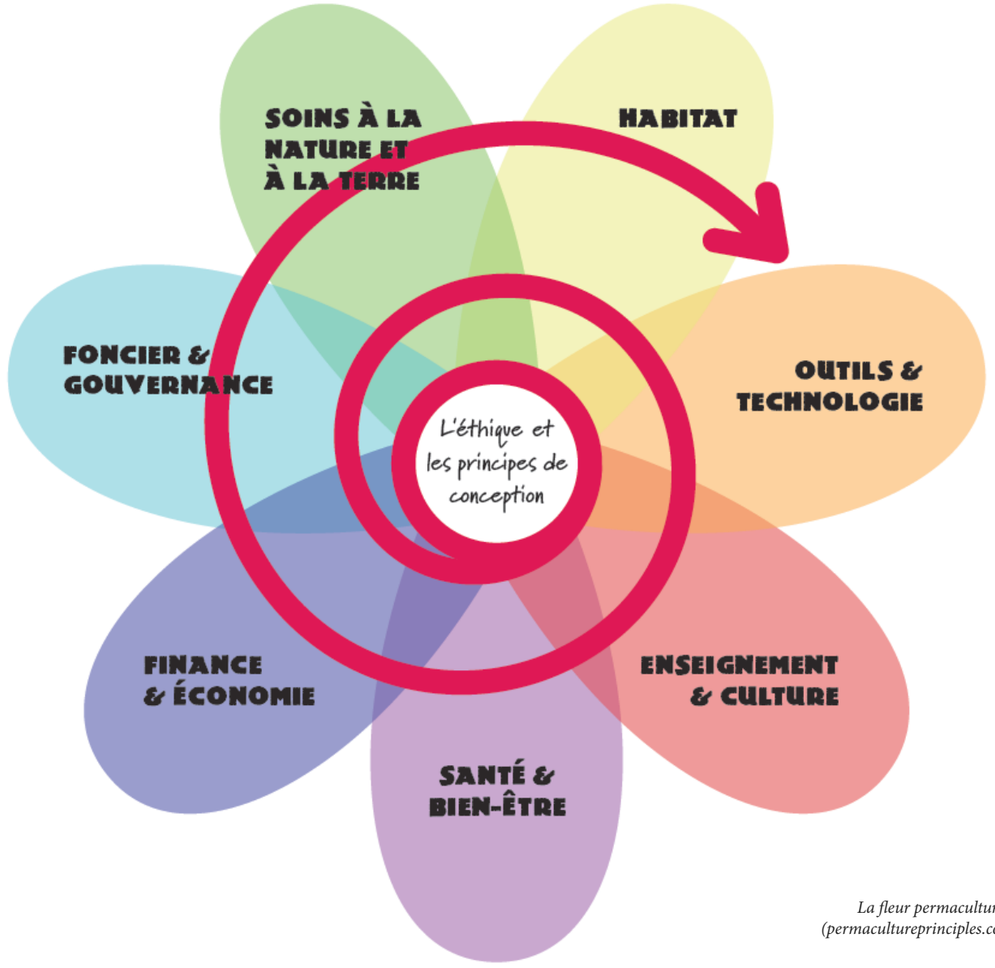
12

Réagir aux changements de façon créative

En observant attentivement et en intervenant au bon moment, on peut avoir une influence bénéfique sur les changements inévitables

Le papillon symbolise les aspects positifs des changements dans la nature, en se transformant à partir de sa vie antérieure de chenille. Le proverbe "La vision ne consiste pas à voir les choses comme elles sont, mais comme elles seront" nous rappelle que pour comprendre le changement, il ne suffit pas d'extrapoler simplement la situation présente.

Le chemin permaculturel commence avec l'éthique et les principes de conception, puis se poursuit à travers des domaines clés nécessaires à la réalisation d'une culture de la permanence. La spirale de la fleur représente la constante évolution et le développement perpétuel qui doit être mené dans chacun des domaines de manière cyclique, progressant depuis le cadre individuel et local pour évoluer jusqu'au collectif et au global.



La fleur permaculturelle (permacultureprinciples.com)

Découverte de la Permaculture

La Permaculture m'est apparue pour les première fois chez Doug et Annie, un de mes premiers wwoofing en Nouvelle Zélande, dans le Northland. C'est chez eux que j'ai vécu un autre mode de vie pour la première fois. Cette philosophie s'est révélée sous la forme d'une graine d'herbes folles et de poules qu'accompagnaient quelques arbres fruitiers.

Récit de voyage

Doug et Annie

Je suis en Nouvelle Zélande depuis 2 semaines, et je viens tout juste de passer ma première nuit - sous un orage mémorable - dans ma nouvelle maison : Loulou, un Toyota Hiace de 87 qui est censé me conduire jusqu'à mon prochain *wwoofing*. Je galère un peu mais je finis par trouver la maison, perchée tout au bout d'une gravel road un peu trop pentue à mon goût. J'ai à peine le temps de sortir l'oreille que déjà Doug demande avidement à Annie : *« Is it beer o'clock now ? »*. Un sourire d'acquiescement plus tard, je me retrouve sans vraiment comprendre attablé à un bar avec D, A et trois pintes brassées maison. Autour de nous, une table de ping pong, mon futur lit, un jeu de fléchettes et des souvenirs accrochés un peu partout aux murs. C'est dans cette ambiance détendue qu'on échange quelques bribes de vie en apprenant à se connaître.

D&A m'ont accueilli durant une semaine, au commencement d'un voyage qui allait durer près d'un an. Cette expérience a été pour moi révélatrice à de nombreux niveaux comme notamment la découverte du mot *Permaculture*. Au départ ça ne signifiait pas grand chose pour moi, mais ce mot faisait écho quelque part.
Le premier pas d'un long chemin.

Un jour, D&A ont décidé de changer certaines choses dans leur façon de vivre. D me l'a très bien résumé autour d'un verre: *« less work, more fun »*. En tant que builder, il travaille 3 jours par semaine tandis qu'A donne quelques cours de danse. Un rythme détendu qu'ils peuvent se permettre en substituant les ressources financières par des ressources naturelles. Ici, on mange majoritairement des produits de la pêche, de la viande élevée sur place, des œufs et des légumes du jardin. C'est un style de vie qui demande une organisation complètement différente de ce que je connaissais jusqu'alors mais surtout beaucoup de motivation et d'implication.
Chaque matin, A descend en quad pour rejoindre le poulailler. À l'arrière, le seau rempli des restes de nourriture de la veille, une boîte d'œufs vide, un supplément de graines pour les poules et Bella, la chienne en gestation. Quand l'engin remonte avec les œufs tout le monde s'affaire déjà aux différentes tâches de la maison-ferme. Les travaux sont très hétéroclites et on se retrouve facilement à refaire une clôture, une évacuation d'eau, planter des arbres ou s'occuper du potager. On fait comme on peut, on fait du mieux qu'on peut et quand on sait pas on demande ! Un principe très kiwi qui se nomme *learning by doing*.

À ce moment du voyage, la permaculture signifie pour moi une logique d'organisation spatiale des structures permettant de faciliter le travail et le fonctionnement de l'ensemble. Une visualisation du tout comme d'un organisme qui, s'il était étudié et organisé correctement, fonctionnerait en grande partie par lui-même, ne générant que peu de déchets et ne nécessitant que peu d'apports.

Article Voir en Vrai – ENSAN novembre 2016

Lexique

learning by doing - apprendre sur le tas
wwoofing - travailler en échange d'un toit et de repas
www.wwoofing.org

Blossom of the Ponga
Wairakau stream track le 11.09.15

Construction de l'approche

La graine a germé et ma vision de la Permaculture s'est développée au fur et à mesure de mes rencontres, mes discussions, mes expériences. C'est au travers d'un apprentissage pratique et concret que j'ai construit ma compréhension et mon interprétation de la Permaculture, au travers de séjours en communauté, dans des maisons-fermes, dans des lieux d'accueil. J'ai ouvert pour la première fois *Introduction to Permaculture* dans une bibliothèque municipale, et c'est ainsi que j'ai formé mes premières bases théoriques. J'ai ensuite formé mes propres raisonnements en glanant des informations ça et là, à force de discussions, d'écoute et d'observation des habitudes et des usages de chacun. Cette approche concrète permet une vision de l'application pratique et de l'interprétation personnelle de l'approche permaculturelle. Lorsque je suis revenu en France, je me suis intéressé à plusieurs ouvrages et j'ai suivi quelques conférences sur le sujet afin d'étoffer mes connaissances théoriques. C'est cependant la philosophie profonde de cette vision qui me guide, notamment grâce à ces trois piliers que j'applique dans mes questionnements quotidiens.

L'observation et l'étude de la nature et des sociétés préindustrielles, guide l'approche permaculturelle. Grâce à leurs enseignements, nous pouvons développer notre représentation mentale du monde et de son fonctionnement.

" L'aigle ou la voie de la transformation.

Dans certaines tribus autochtones du nord et du sud de l'Amérique, les plumes d'aigle sont un signe honorifique de sagesse et d'autorité. C'est pourquoi elles ornent les parures des chefs et des guerriers qui se sont singularisés par leur bravoure. Pourquoi des plumes d'aigle ? Selon les Anciens, en plus de ses qualités de rapace, cet oiseau de proie se distingue par sa longévité.Il peut vivre plus d'un demi-siècle. Cependant, lorsqu'il atteint une trentaine d'année, l'aigle se trouve confronté à une épreuve décisive. Arrivé à cet âge, il a de longues serres élimées qui ne réussissent plus à saisir la proie à coups sûr. Son bec, émoussé, n'est plus aussi tranchant pour déchiqueter ses prises. Les plumes de ses ailes, devenues trop lourdes, rendent son vol maladroit et pesant. Alors, soit l'oiseau laisse le temps accomplir son œuvre et dépérit ; soit il s'engage dans un processus de transformation long de 150 jours environ
Et une nouvelle vie pourra s'offrir à lui…

S'il s'engage dans la voie de la transformation, l'aigle rejoint un lieu retiré, accessible à lui seul, au sommet d'une montagne ou sur une haute corniche. Là, à l'abri de toute présence importune, l'aigle frappe son bec contre la roche, jusqu'à le briser…

Il lui faut ensuite attendre de longues semaines pour que repousse un nouveau bec bien acéré. Il s'efforce également d'arracher ses vieilles serres devenues encombrantes afin de laisser pousser de nouvelles serres vigoureuses. Enfin, l'aigle arrache son plumage ancien pour laisser place à de nouvelles plumes souples et puissantes qui lui permettront de retrouver un vol alerte. Ainsi régénéré par cette longue épreuve, l'aigle peut reprendre son vol et aborder avec vigueur la nouvelle vie qui s'offre à lui.

Les Anciens racontent cette histoire aux jeunes pour les préparer à affronter les transformations souvent longues et douloureuses qu'ils ne manqueront pas de vivre au cours de leur vie. De tout temps, l'humain, comme l'aigle, comme toute espèce vivante, est un jour amené à se dépouiller des attributs qui ont jadis fait sa force avant de retrouver une nouvelle vitalité et de poursuivre son évolution. Aujourd'hui, une telle mue apparaît vitale à la survie des sociétés humaines : soit elles acceptent de se défaire des schémas anciens devenus obsolètes et laissent émerger des modèles plus respectueux de l'humain et de la nature ; soit… "

Alonso B. 2016, p10

La Nature au cœur de nos vies ?

“ La « Nature » avec un grand N, n’existe que chez les citadins coupés de leur environnement ; « la Nature n’est que l’imaginaire de la société industrielle »… Les nomades ne vénèrent pas la nature, ce qu’ils respectent, c’est une organisation mentale du monde. Cela peut les amener parfois à des comportements qui nous paraissent aberrants, non viables, comme dans l’histoire des Achilpas, mais le plus souvent, cela se traduit par une profonde et très fine compréhension d’un environnement dont leur existence dépend étroitement. ”* [1]

Notre représentation mentale du monde organise la matérialité de l’environnement

L’homme est indissociable de sa représentation mentale de l’organisation du monde. Nous possédons chacun la nôtre, qui nous est propre, mais nous appartenons également à des groupes sociaux qui ont une représentation très proche de la nôtre. À partir de cette vision commune, nous façonnons, influençons et construisons notre environnement.

Nous façonnons notre environnement à l’image de notre représentation mentale du monde, mais nous façonnons également notre représentation mentale du monde à l’image de notre environnement. Mon hypothèse est que la représentation mentale du monde qui est partagée par les sociétés industrielles est incohérente et incompatible avec l’équilibre naturel des systèmes écologiques que je me représente à l’image de Gaïa*.

1. Couchaux D. 2011, p23

** voir Alchipas et Gaïa*

“ Chez le sédentaire, à l’accumulation des richesses, correspond une « accumulation d’espaces » : c’est la cité. Lieu d’enracinement du pouvoir économique, c’est là que s’entassent les personnes et les biens, à l’abri de constructions massives et imposantes. La ville est construite, détruite et reconstruite au même endroit, en strates successives et l’espace y est « empilé comme des pièces d’or », à l’étroit entre des murailles qui la coupent du reste du monde. Et, à l’image du corps social divisé en classes, castes, corporations, l’espace y est morcelé en quartiers, maisons, pièces cloisonnées…
Chez le nomade, au contraire, la fluidité de l’espace répond à celle des rapports sociaux et économiques. L’espace n’y est pas accumulé sous la forme de lieux : les lieux n’existent que comme lieux de passage. Ils s’échangent dans le cycle de nomadisation, comme s’échangent les bien entre les membres des tribus. De même les constructions sont souples et légères, elles ne prétendent pas exprimer un pouvoir, ni ne cherchent à « en imposer ». Elles ne sont pas compartimentées ; elles ne servent pas à retrancher du monde. Au contraire elles cherchent à s’inscrire dans sa continuité matérielle et symbolique. ” [2]

Du van kiwi à l’appartement nantais

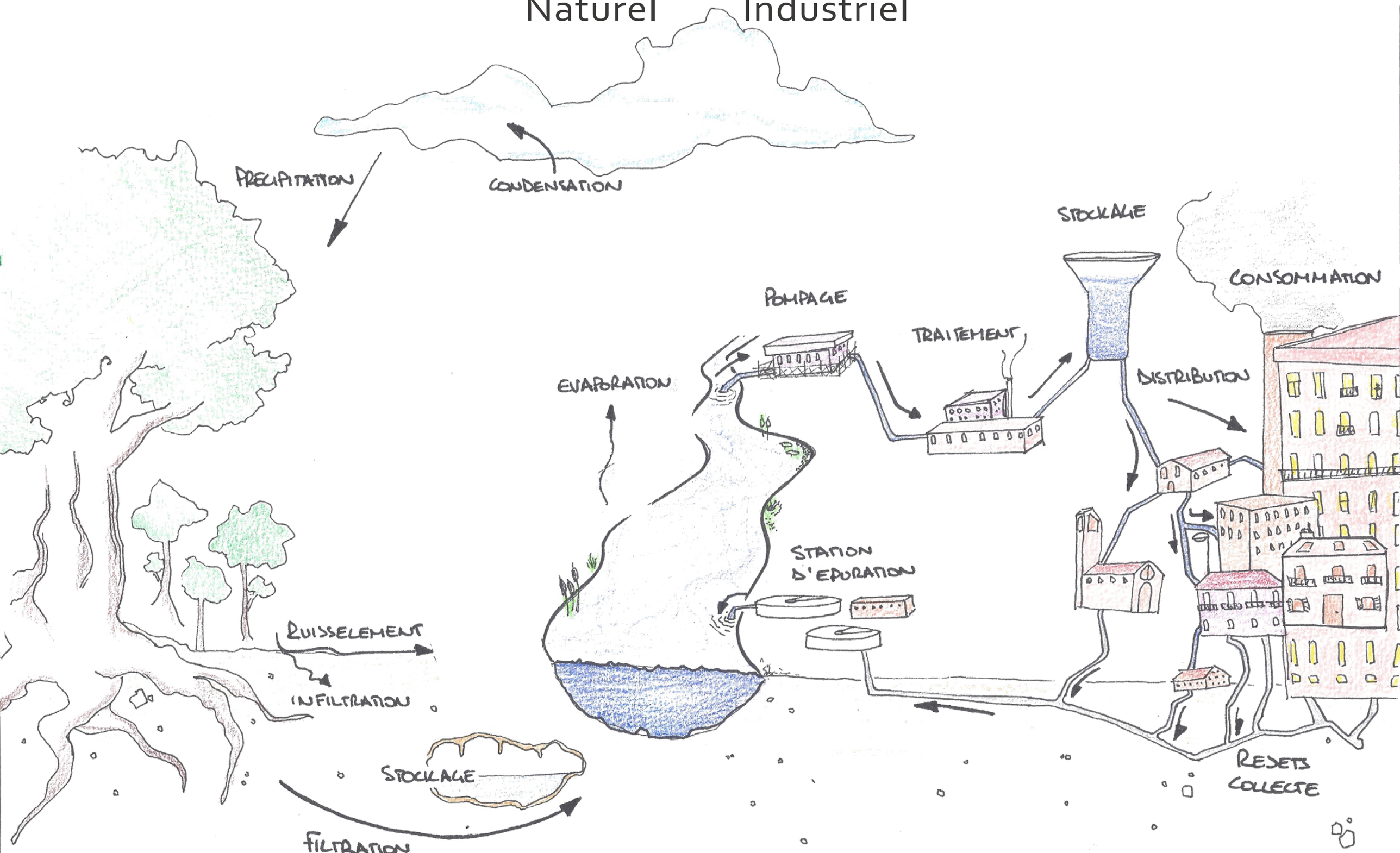
Il fut un temps où nous construisions des hameaux pour nous protéger de la nature. Il semblerait que nous l’avons effacée de nos vies en ville. Il nous a alors fallut penser et inventer de nouveaux systèmes vivriers à l’intérieur de ces environnements. Quelle est la différence entre Nantes et la nature sauvage au niveau du cycle de l’eau et du cycle de la matière ?

Les comparaisons suivantes sont issues d’expérimentations personnelles entre le mode de vie que j’ai en France, et celui qui a été le mien en Nouvelle Zélande. Les liens géographiques et culturels ne sont pas représentatifs des deux pays que j’utilise dans mes exemples. Ces modes de vies peuvent être expérimentés indépendamment du pays dans lequel on se trouve.

2. Couchaux D. 2011, p20

Cycle de l'eau Naturel

Cycle de l'eau Industriel



Du ventre de la Terre
Hamurana springs le 7.02.16
crédit : Jean-Louis Alixant

Hangarua Spring

Cette source situé au Nord du lake Rotorua en Nouvelle Zélande se trouve être la source la plus profonde de toute l'île du Nord. Elle fait partie d'un plus grand réseau appelé Hamurana Springs.
4 millions de litres d'eau limpide sortent chaque heure du trou dans les roches volcaniques. L'eau est tellement pure qu'elle s'efface, et les truites semblent voler gracieusement au dessus du sable. Elle voit la lumière du jour pour la première fois depuis 70 ans, après un long voyage sous la surface, se chargeant en minéraux au contact des roches du sous-sol.
Littéralement, hangarua signifie utiliser deux fois. Recycler.

Dans les égouts nantais

On nous donne des combinaisons blanches à usage unique, des gants et nous sommes équipés de bottes. Lors de la descente, la première chose qui me percute c'est l'odeur, c'est soutenable mais c'est très fort, ça prend au corps et ce n'est pas très agréable. Dans les égouts on avance doucement, un peu courbé. La lumière des regards rythme notre marche. On avance dans un endroit humide mais pas complètement submergé d'eau. Les égoutiers qui nous accompagnent débouchent les conduits d'évacuations de chaque immeubles dans des bruits de succion peu ragoutant. Les lingettes et les mégots sont les principaux déchets solides que l'on peut voir. Le nom des rues est indiqué de manière régulière, ce qui nous permet de nous repérer. Je découvre une ville sous la ville

Digestion urbaine
Nantes le 12.05.17
crédit : Françoise Coulon

Vaisselle à l'air libre
Queen Charlotte sound le 2.02.16
crédit : Jean-Louis Alixant

Kiwi

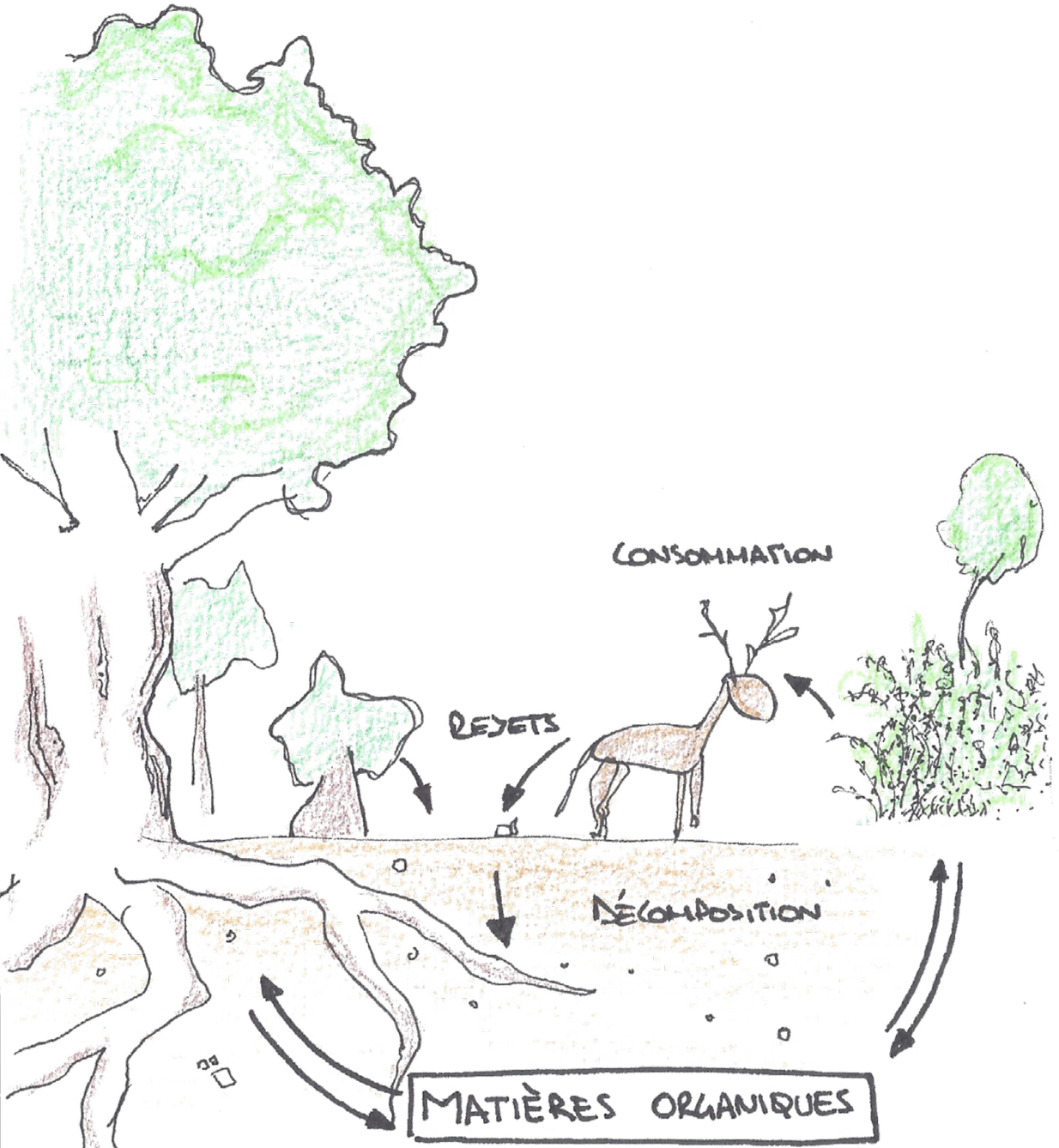
Nos réserves d'eau se composent de trois bidons de 10L chacun. Deux sont contiennent de l'eau potable, et nous les remplissons au fil des points d'eau et des rivières croisés en chemin. Le dernier bidon est rempli quel que soit la qualité de l'eau et nous permet d'économiser l'eau potable.
A chaque fois que cela est possible, nous vidons nos eaux grises directement au sol ; notre produit vaisselle est respectueux de l'environnement. Nous disposons également d'un réservoir à eau grise. Il est vidé aux points prévus à cet effet qui sont reliés au système de traitement d'eau urbain.
Le système de bidons nous permet d'avoir une mesure précise de notre consommation d'eau. Une vaisselle, un plat de pâtes ou une randonnée provoquent une variation du niveau des bidons que nous surveillons avec attention. Avec 20L d'eau potable, nous tenons entre 3 et 4 jours en autonomie, à deux.
Cette surveillance est nécessaire car nous sommes dépendant des ressources que nous trouvons autour de nous comme les rivières, la pluie ou les points d'eau des villes.

Cuisine optimisée
Grenier des Hippies le 24.10.16

Frog

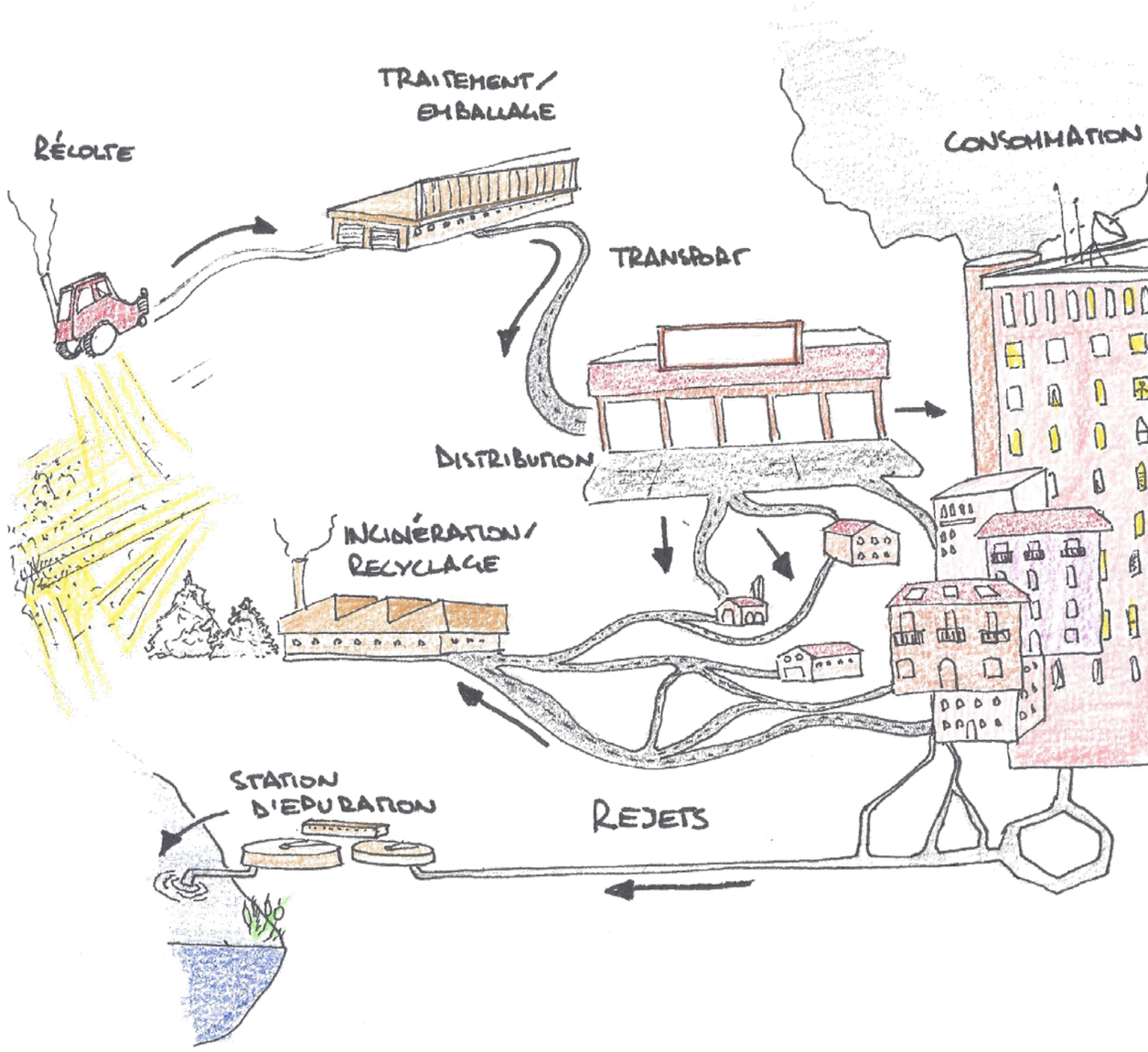
J'ouvre le robinet et l'eau coule. Je ferme le robinet, l'eau ne coule plus. La ressource est inépuisable dans mon appartement : si je ne ferme pas le robinet, l'eau ne s'arrêtera pas de couler.
Je paye une facture à la fin du mois, mais les consommations mensuelles s'étalent sur une échelle de temps trop grande pour me permettre d'en avoir la mesure quotidienne. Je n'utilise que la ressource d'eau de la ville, mais j'aspire à évoluer. Lorsqu'il pleut sur mes velux et que mes plantes sont JUSTE EN DESSOUS, au sec Je me mets à imaginer toutes sortes de systèmes de récupération d'eau.
Que l'eau de pluie ruisselle sur les tuiles, contourne mes fenêtres et dégringole le long des façades pour plonger dans les égouts et surcharger le réseau sans même que l'on puisse en faire quoi que ce soit me surprend et me dérange.

Cycle de la nourriture Naturel



Le sol est au cœur du cycle naturel. C'est le sol qui produit et entretient la biomasse en assurant une production de nourriture. C'est aussi lui qui transforme les déchets des uns en nourriture pour les autres grâce à de nombreuses espèces pour qui il est aussi un habitat. En plus d'être un grand dépollueur par sa capacité de stockage du carbone et de filtration de l'eau, le sol assure un rôle de régulation, de rétention et de résilience hydraulique.

Cycle de la nourriture Industriel



En ville, la quasi totalité de la nourriture provient de l'extérieur. Elle est récoltée et empaquetée avant de rejoindre la ville par train, bateau, avion ou camion. Les produits alimentaires sont ensuite réceptionnés par les distributeurs, et proposés à l'achat aux consommateurs.
Les déchets organiques sont compliqués à gérer et les déchets issus des emballages, du transport et de la manipulation doivent être traités séparément par l'industrie.

Mom's garden
Lower Hutt le 8.03.16

Organique

La première fois que je goûte à un vrai maïs, c'était à Kawakawa Bay, près du lac Taupo, aux antipodes. Nous avons allumé un petit feu et nous cuisinons tant bien que mal nos légumes avec le strict minimum. Deux maïs dorent tranquillement à la lueur des flammes alors que la lune danse sur l'eau du lac.
Je n'oublierais jamais cette première bouchée, incroyablement savoureuse, pleine d'énergie, de goût et de saveur. Le mot maïs a pris une autre dimension et une autre définition ce soir-là : je n'en revenais pas ! Cet épi provenait d'une ferme organique dans laquelle nous avions travaillé quelques temps. Pas de pesticides, pas d'engrais chimiques, pas de stress.

Des kilomètres de bulbes
Matakohe le 25.08.15

Mecanique

D'où viennent les légumes dans les supermarchés ? Leurs couleurs sont douteuses, le goût est inexistant, et l'apport nutritionnel faible.
J'essaye de me fournir au maximum grâce à des circuit courts : des producteurs proches de la ville pour réduire les trajets, des gens qui respectent la terre et l'humain en cultivant bio, ou mieux en biodynamie. Il existe en ville de nombreuses structures qui permettent d'aider les gens à se parler et se reconnecter avec la Nature : les AMAPs ou encore MicroMarché sont des organisations qui mettent en place un lien quasi-direct entre celui qui fait pousser la nourriture et ceux qui n'en ont pas la possibilité. Ainsi nous savons à qui nous donnons notre argent et ce qu'ils en font.
Ces circuits courts sont complétés par des courses dans un supermarché bio*, La Vie Claire.

** voir Petite note sur le Bio...*

En observant les cycles de nourriture et d'eau, qui sont deux ressources essentielles à la vie, nous pouvons observer la ville comme un environnement dépendant. Étant donné qu'il n'y a pas de production d'eau ni de nourriture en agglomération il nous faut acheminer ces ressources depuis l'extérieur.
À Nantes il existe quelques jardins potagers disséminés ici et là. Mais dans la grande majorité des pratiques, on a complètement perdu cette notion et ce sentiment de dépendance à la Terre. On n'apprécie plus un légume pour ce qu'il est réellement, on ne connaît pas le temps qu'il a fallu pour qu'il pousse, on perd le contact avec sa saisonnalité ; il est devenu un produit issu de l'industrie de consommation.
La nourriture déborde des rayons de supermarché, emballée dans du plastique, dans des bocaux, dans des boîtes ou du carton imprimé. Il nous suffit d'ouvrir un robinet pour avoir de l'eau. Tout cela est si simple que l'on n'y fait même plus attention.
Tout est disponible dans l'instant avec de l'argent, et pourtant nous vivons dans un environnement stérile. Comment ce paradoxe est-il viable ? Qui se pose la question de savoir comment son repas est arrivé jusque dans son assiette?

Nous avons perdu la mesure de l'énergie qu'il nous est nécessaire de dépenser pour nous permettre de faire vivre nos villes.

Consommer à notre échelle

Il est ainsi nécessaire d'alimenter continuellement la ville en eau, en nourriture et en matériaux. Toutes ces denrées sont extraites de la Nature, traitées de manière plus ou moins compliquée, acheminées en ville et consommées. Mais il faut ensuite récolter les déchets, les transporter pour les traiter par des processus plus ou moins coûteux. L'énergie dépensée pour faire vivre une ville est colossale. Pourtant c'est 80% de la population française qui n'a pas accès à ces ressources vivrières si l'on ne nourrit pas la cité.
Notre société contemporaine est bâtie et fonctionne grâce à la grande disponibilité d'une énergie bon marché dont nous avons perdu la mesure. Avoir une représentation tangible de notre consommation permet de mieux comprendre notre impact et nos excès.

Imaginons que je décide d'aller bivouaquer dans le parc du Mt Aspiring. Le dénivelé positif de ma balade est de 1000m, et l'environnement se prête plutôt à l'alpinisme. Du coup j'embarque pas mal de matériel : un réchaud, des affaires chaudes, piolet, crampons, baudrier, casque, corde, nourriture, tente… Je me retrouve finalement avec un sac de 25kg sur le dos et je me lance dans mon épopée. Si je fais le calcul de l'énergie dépensée durant cette ascension qui s'annonce plutôt sportive, et que je demande à EDF de me fournir la même énergie sous forme d'électricité, je m'en tire pour 0,05€.

Energie pour monter

$E_p = m.g.h$
$m = 100\ kg.$
$g = 10\ N.kg^{-1}$
$h = 1000\ m$
$\Rightarrow E_p = 10^6\ J$

Equivalent en kW.h

$1\ W.h = 3.6\ MJ$
$\Rightarrow E_p = 0.3\ kW.h$

Equivalent en euros

EDF : $1\ kW.h = 0,15\ €$
$\Rightarrow E_p \sim 0,05€$

Dans l'appartement, nous payons environ 40€ par mois, soit 0,67€ par jour et par personne. En terme d'énergie humaine, c'est équivalent à réaliser 13 fois la randonnée du Mt Aspiring par jour !! Et ce n'est que l'énergie qui est comptabilisée par notre compteur électrique. À cela il faut ajouter les transports publics, le traitement de l'eau que l'on consomme, l'éclairage public, les télécommunications… Ce coût extrêmement bas s'explique par une disponibilité excessive d'énergie. L'essence en est le meilleur exemple : l'équivalent énergétique de ma randonnée est contenue dans 3cl. Un shooter.

Nous savons aujourd'hui que ce sont nos consommations excessives et démesurées qui nous emmènent vers une destination que nous ne voulons pas atteindre car elle est synonyme de souffrance pour beaucoup d'entre nous. Cependant, nous sommes comme une grenouille à qui l'on dit que l'eau est chaude. La première étape est bien sûr de refroidir l'eau. Mais il nous faut ensuite être comme l'aigle et nous armer de courage pour entamer une transformation qui sera longue et peut être douloureuse, mais qui nous conduira vers un nouvel équilibre.
Cette transformation de nos rapports profonds à nos consommations qui prend place à l'échelle de l'individu se répercutera ensuite à l'échelle de la société.

Agir au quotidien

Le premier principe de la Permaculture parle d'analyse et d'observation mais également d'action : il faut interagir pour avancer. J'ai choisi de suivre les conseils de la méthode et de partir de l'individu pour aboutir au développement d'un autre mode de vie en ville.

Plus le centre d'action s'éloigne de l'individu, plus la liberté d'action individuelle s'estompe. Nous sommes par exemple entièrement libres de polariser notre regard de la manière qui nous plaît, avec une philosophie que nous choisissons. Cependant il nous faut accepter la diversité des individualités qui s'exprime dans un espace public et ainsi la co-création et la cohabitation qui en résulte.

En ce sens, nous devons d'abord agir sur ce que nous maîtrisons pour ensuite s'intéresser aux différents cercles de proximités. Se changer soi-même, en se définissant des valeurs guides par exemple, est la première étape. Nous pouvons ensuite nous intéresser à notre environnement proche, notre logement, puis élargir petit à petit le champ d'action pour toucher la communauté et les cercles sociaux proches.

Malgré la succession des différentes étapes, la méthode est cyclique et fonctionne par boucles de manière à toujours évoluer et développer nos valeurs en parallèles des actions quotidiennes que nous menons.

1 Observer et interagir

9 Adopter des solutions modestes et lentes

4 Appliquer l'autorégulation et accepter les réactions

Individu

Je ne suis pas un babosse*

C'est peut être ma démarche nonchalante, mon style vestimentaire décontracté ou encore mes pieds nus qui m'ont valu cette catégorisation sociale, mais le fait est que depuis mon retour, je suis un « babosse* ». La perception des autres fait partie de ma réalité et influence mon propre regard.

Cette appellation démontre une catégorisation de la marginalisation relative de certains individus, que l'on rassemble en groupe sociaux. Ce n'est pas la seule, et je suis loin d'être le seul babosse de Nantes. Il est vrai que je n'adhère pas à la logique moderne du consumérisme que je cherche à dénoncer et à contourner, mais je ne cherche pas à être marginal pour autant.

Je veux prendre soin de la Terre, et dans cette optique, je suis à la recherche d'un mode de vie simple et sobre, proche de la Nature. Son absence en ville m'affecte beaucoup.

Je me suis intéressé très tôt aux problématiques liées au changement climatique et je me sens non seulement concerné mais responsable par rapport aux choix sociétaux que nous prenons aujourd'hui. En ce sens, je cherche à œuvrer quotidiennement, dans le but dans changer mes pratiques et, je l'espère, provoquer un changement dans mon entourage.

Mosaïque diverselle

Nous possédons tous une vision du monde qui nous est propre, et nous devons vivre ensemble avec ces différences. Aujourd'hui, la surabondance d'informations à tendance à lisser les pratiques, les cultures, les comportements sociaux et les différences que nous portons ne sont pas toutes acceptées. La Permaculture propose d'utiliser ce constat comme une richesse et de tendre vers une diversalité sociale.

Diversalité : " *Cette notion repose sur la reconnaissance de la différence comme étant une donnée incontestable et incontournable. Autrement dit, la différence, chose normale, devrait normalement engendrer l'acceptation de l'Autre dans son altérité, plutôt que de servir de prétexte à des idéologies et attitudes ethnicistes. […] L'intérêt de cette métaphore de la mosaïque était de montrer que des parties différentes les unes des autres aboutissaient à une image une et cohérente. En d'autres termes, la notion de différence était présentée comme compatible avec celle d'unité, d'universalité.* " [1]

1. Barbabé J. 2012
** voir Babosse*

Un logement à son image

Au grenier des hippies

Le logement c'est l'endroit dans lequel je passe le plus de temps. C'est mon lieu de vie et en ce sens je souhaite qu'il soit un lieu de libre expression. Non pas une boîte dans laquelle je range ma vie, mais comme un vêtement que je porte, confortable et adaptable.

Un environnement fixe ne me convient pas : je change constamment d'idées, d'humeur, d'envies, et en conséquence, mon espace de vie change également. Le salon se déplace, une mezzanine voit le jour, des hamacs sont montés, démontés, remontés, déplacés. On ajoute et on enlève des meubles, les plantes grandissent et envahissent les velux. Pourtant ces changements évoluent dans un cadre bien défini : l'appartement appartient au propriétaire et en ce sens, il faut le rendre en bon état.

Il n'y a pas de petites économies

En Nouvelle Zélande, le van est équipé d'une batterie 12V. Elle se charge lorsque nous roulons et nous ne l'avons – presque - jamais déchargée complètement. Il ne nous en faut pas beaucoup plus pour vivre. Cette relation sobre et simple à l'énergie m'a montré que l'on peut faire beaucoup avec peu.

Mon retour m'a montré, une fois de plus, que l'on s'habitue très rapidement au luxe, simplement parce qu'il est disponible. Cependant je ne vis plus dans un van, et je vis aussi avec mon colocataire, Marco.

Réduire la consommation de l'appartement, c'est une somme de gestes simples, qui ne modifient presque pas les habitudes. Il faut cependant être conscient et acteur de son quotidien pour intégrer ces gestes. Seulement voilà, si je suis une grenouille et que je décide de refroidir l'eau autour de moi, les autres grenouilles ne vont-elles pas avoir froid lorsqu'elles me rejoignent ? En tout cas, force est de constater que mes visiteurs n'enlèvent ni leurs chaussures ni leur gros pull !
Les petits gestes en entraînant d'autres, on se retrouve rapidement à jouer à la chasse au gaspillage. Lorsque je finis de faire la cuisine, par exemple, et que la plaque électrique est encore chaude, je place automatiquement une casserole avec un peu d'eau dessus. Je récupère ainsi un peu de chaleur qui pourrait me servir à faire la vaisselle ou du thé.
Le couloir de l'immeuble devient une réserve de froid à la mi saison, et nous l'utilisons pour rafraîchir l'appartement lorsqu'il est trop chaud. En hiver, le but est d'emmagasiner un maximum de chaleur dans les pièces les plus exposées au soleil pour pouvoir ensuite la restituer la nuit.

Les questionnements se développent ensuite d'eux-mêmes : est-ce que je peux débrancher mon frigo en hiver et mon chauffe-eau en été ? Ai-je besoin d'internet ? Peut-on mutualiser un lave linge ?

Ces habitudes évoluent au fur et à mesure de l'observation et de l'interaction avec l'environnement dans un processus de questionnement constant.

Vie privée, voie publique

La vie dans le logement est pour moi une allégorie de nos modes de vie dans la ville. L'espace public est également un espace que nous devons respecter, tout en exprimant notre personnalité. Notre liberté s'arrête là où commence celle des autres. Le logement est une première étape qui peut nous permettre de devenir acteur et de prendre conscience que l'on possède la capacité d'améliorer son environnement pour s'y sentir mieux. La réflexion s'élargit ensuite naturellement et on porte un autre regard sur son bâtiment, puis sur sa rue.

De la même manière, l'exemple du logement nous permet de questionner nos pratiques quotidiennes. Suivant l'intention qu'ils portent à leurs actions, deux humains peuvent avoir des comportements en apparences similaires mais en réalités opposés.

Par exemple ; je choisi d'utiliser un vélo pour me déplacer, car c'est un mode de transport doux et respectueux de l'environnement.

Si Pierre décide de le faire simplement pour faire plaisir à l'opinion public mais sans véritable compréhension des valeurs à développer par cette action, il continue à se téléporter d'un endroit à l'autre pour gagner du temps et de l'argent, et peu à peu, le vélo prend la place des véhicules motorisés. Il ressemble alors aux livreurs Deliveroo qui déboulent à toutes vitesses dans les rues piétonnes.

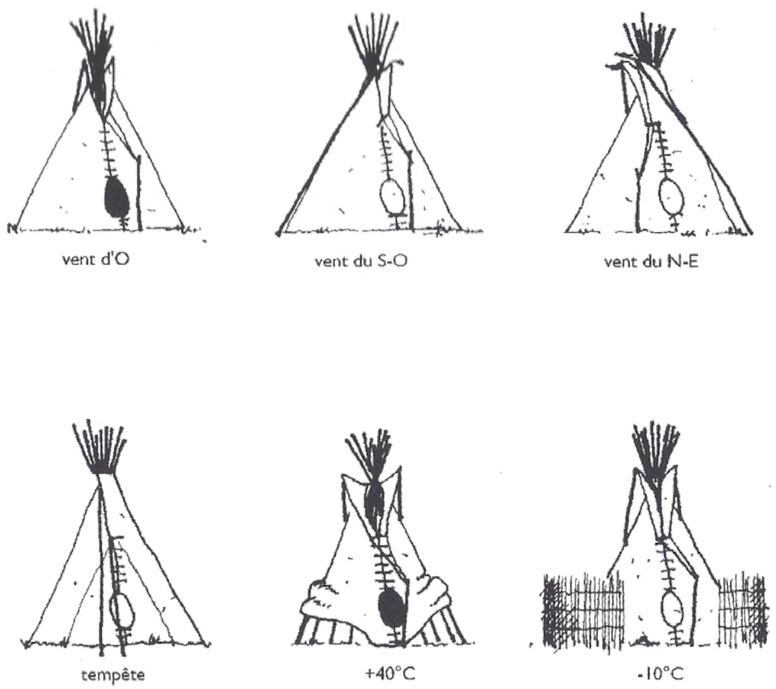
Si Paul comprend les causes profondes qui lui font acheter un vélo, et décide de l'utiliser pour prendre soin de la Terre, mais aussi de l'Humain alors le vélo devient véritablement un mode de déplacement doux, convivial et agréable. Un outil de découverte sociale et une manière de réinvestir l'espace public.
Il ressemble aux promeneurs nantais qui, en famille, se baladent tranquillement dans la ville.

Habi(ta)ts

Le logement est un lieu que l'habitant prend entièrement en main, il est le résultat de sa créativité, et peut lui permettre de devenir un acteur responsable de son environnement. Nous développons une manière personnelle d'utiliser les ressources comme l'eau et l'électricité mais nous nous positionnons également dans notre rapport à l'espace.

Prendre possession d'un appartement, en tant que locataire, veut trop souvent dire venir y poser ses meubles et remplir les placards de ses objets. Les pièces sont des espaces nus qu'il faut remplir de nos vies. Mais nos vies et nos habitudes sont influencées par ces espaces de la même manière que la ville nous influence. J'y vois une manière d'expérimenter notre rapport à notre environnement et une opportunité pour se découvrir.

Pour prendre possession d'un espace, il faut que celui-ci soit accessible. Les technologies modernes utilisées dans les nouveaux bâtiments ne sont conviviales que pour une élite éduquée. La domotique humaine, ou la régulation du logement par l'humain, est une solution qui permet à tous de s'approprier son espace de vie. De la même manière que l'on retrousse ses manches, que l'on met sa capuche ou que l'on recoud une poche, on adapte l'espace au fil des saisons, des habitants, des envies et des besoins. L'habitat devient un habit.



Exemple d'un Habi(ta)t nomade. Réglage du tipi en fonction des conditions climatiques (Couchaux D. 2011, p155)

Vous faites quoi? Rien. Des filets
Grenier des hippies le 21.12.16

On a construit une mezzanine !
Grenier des hippies le 10.03.17

La ville en commun

La bougie ne perd en rien de sa lumière en la communiquant à une autre bougie.

Proverbe japonais

Défricheurs*

Cette année, j'ai participé à un projet de la ville de Nantes initié dans le cadre du grand débat en joignant la communauté des Défricheurs. Cette communauté a été créée dans le but de repenser nos modes de vies grâce aux initiatives citoyennes. Les motivations de chaque personnes sont accompagnées par des médiateurs qui proposent des outils, motivent les équipes et communiquent sur l'avancée des expérimentations de chacun.

Malgré l'énergie positive de la première réunion, et ma grande motivation initiale, j'ai abandonné assez vite l'expérience. Mes weekends étaient consacrés à ma compagne et ma semaine se partageait entre les cours, les projets en architecture et les projets personnels. Il a fallut faire des choix. Suis-je si impliqué que ça dans ma ville ?

Je suis le premier à répéter que dire « je n'ai pas le temps » est un mensonge. Ce n'est pas le temps qui manque mais le temps que l'on accorde aux différentes choses qui importent. On prend le temps, ou on ne le prend pas. J'ai ainsi décidé de ne pas prendre le temps de continuer cette expérience avec les défricheurs car, même si je rejoins complètement la philosophie de Jeremy « *time doesn't matter* »*, il est vrai que dans nos modes de vies, le temps s'est fait monnaie précieuse et j'ai l'impression d'en manquer.

Cette expérience a suscité beaucoup de question sur le rôle et la manière de mener des initiatives citoyennes car, même en menant un travail de recherche qui correspond au développement de la communauté des défricheurs, je n'ai pas su rester connecté au réseau. J'ai également constaté que nous étions peu au premier rendez-vous : 45. Comment expliquer ce manque d'implication dans les actions groupées ?

Une des premières qualités qui, à mon sens, créé le lien d'une communauté est l'hospitalité. Le fait d'ouvrir sa porte, de partager de la nourriture et du temps avec un étranger est une grande richesse. Offrir, sans attendre quoi que ce soit en retour, écouter la différence, et l'accepter sans jugement, sont des gestes qui sont précieux. L'appellation des lieux de vie des colibris, les oasis, rappelle ces oasis du désert, des lieux où l'on trouvait de l'eau et l'hospitalité au milieu d'un océan de sable et de chaleur. J'ai espoir que les oasis modernes soient à l'image de celles qui accueillent les voyageurs alors qu'ils ont soif et sont fatigués de marcher.

C'est ainsi que l'on peut redistribuer le surplus de ressources.

Communauté urbaine

Une communauté, c'est un ensemble de personnes qui vivent ensemble. À Nantes, je vis avec Marco, dans le même appartement. Mais j'ai également un groupe d'amis proches avec qui je vis, sans les voir au quotidien. Dans ce cercle, nous partageons des valeurs, des idées, des envies, des projets, du travail, des connaissances. On s'héberge les uns les autres de manière régulière, on s'échange des pots de confitures, du sel, des plantes, des graines, des instruments. Le partage est au cœur de la relation qui s'est installée entre nous.

Contrairement aux communautés rurales qui se regroupent, les communautés urbaines sont géographiquement éclatées. Ainsi, pour retrouver son cercle d'amis, ses collègues, son groupe de sport, il est nécessaire de se déplacer.

Ces déplacements dû aux liens que l'on tisse avec certaines personnes se retrouvent à l'échelle de la ville mais également à une échelle régionale et territoriale : mes grands-parents, mes parents, ma sœur et ma compagne ne vivent pas dans le même ville que moi. J'ai également des amis, des évènements, des stages et des weekends de prévus en France et à l'étranger qui font que je suis extrêmement mobile sur le territoire.

** voir Lancement des Défricheurs*

Rainbow gathering, prairie des filtres
Toulouse le 8.03.16

Néo-nomadisme

Je suis constamment en mouvement, je change de ville durant les weekends, je ne suis que de passage dans mon appartement ; je vais y rester 15 ou 20 mois tout au plus. J'oscille entre le sédentarisme et le nomadisme. Ce mode de vie est fréquent chez les étudiants qui se déplacent énormément pour leurs études mais également pour voyager. Ce phénomène courant chez les jeunes à grande échelle, se retrouve également à l'échelle urbaine.

Nous sommes tous constamment en déplacement : en vélo, en tram ou en voiture, nous traversons des espaces pour aller d'un point à un autre. Nous partons à l'autre bout du monde tous les jours au travers de notre écran. Comment peut-on construire une communauté, un quartier, une vie commune, en s'appuyant sur des courants d'air ?

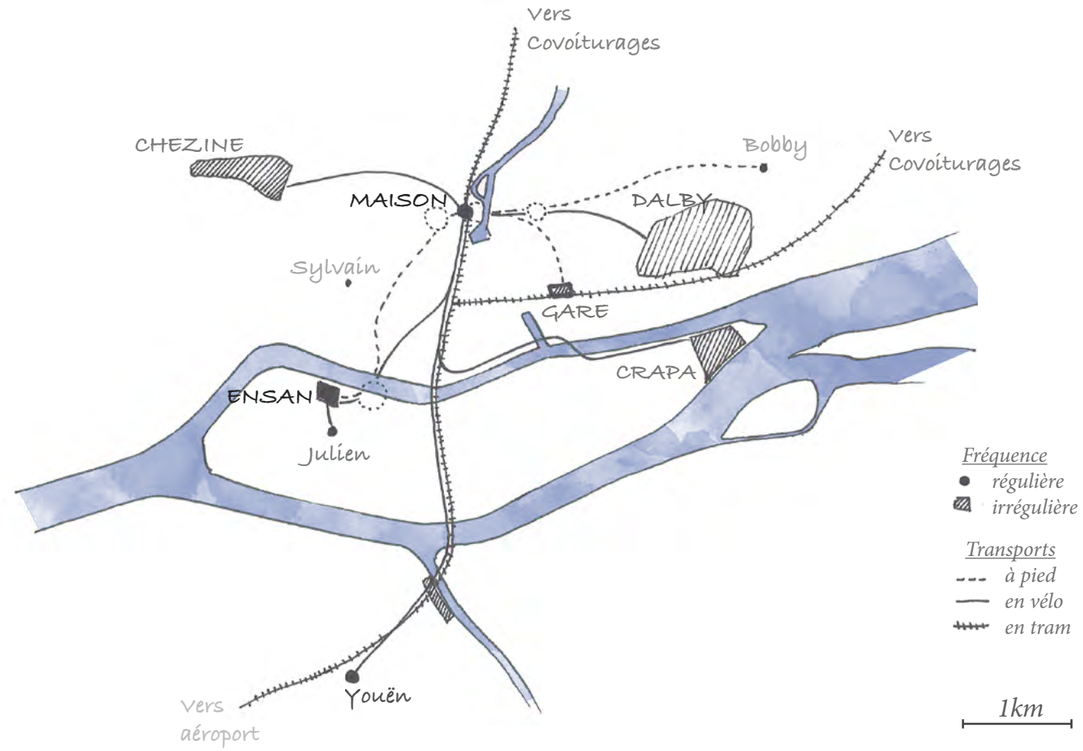
J'ai vécu en Nouvelle Zélande deux expériences qui illustrent deux visions communautaires : l'une consiste à s'appuyer sur les voyageurs pour construire le lieu*, et l'autre utilise leur énergie de manière organisée*. La différence est frappante et la seconde manière de créer la communauté produit des résultats formidables. Elle montre qu'il est nécessaire d'avoir une base solide et ancrée pour construire une communauté qui peut grandir et influencer les modes de vies et la ville. Si ce n'est pas le cas, les initiatives seront des papillonnements qui vont se parsemer un peu partout et les expériences seront une suite de projets abandonnés.

Le questionnement peut alors se porter sur la manière de créer du lien et de l'interaction entre la population stable, sédentaire, locale et les énergies de la population mobile néo-nomade.

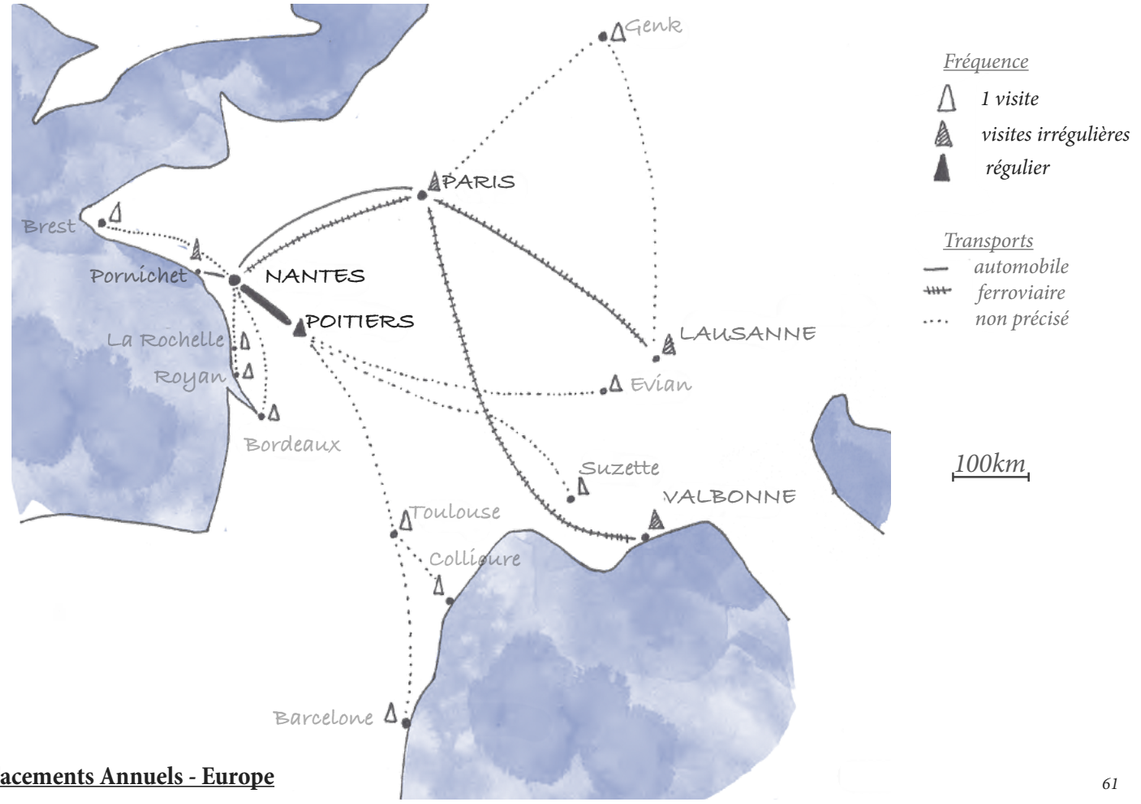
" Whenever we went camping somewhere we'd always picked up trash on the beach or in the forest. People that came to see us where aware then that we where doing good stuff. They were thinking « wow this guy is not even from here and his cleaning the place ». "

Jeremy sur le vagabondage

** voir Ursus et Fay*



Déplacements Annuels - Nantes



Déplacements Annuels - Europe

Espace Public

Ce néo-nomadisme s'accompagne d'une perte de contrôle de notre temporalité. Le fait d'être soumis à des horaires, nécessaires dans le fonctionnement moderne de notre société, induit un asservissement relatif incontrôlé. Reprendre le contrôle de sa propre temporalité, et se sentir libre de tout horaire, demande beaucoup de volonté. La recherche de son rythme personnel induit une marginalisation de nos pratiques. Ne pas vivre au rythme de la ville, c'est déjà devenir autre et se marginaliser*.
La multiplicité des déplacements couplée aux horaires de l'environnement urbain nous conduit à utiliser l'espace public comme un lieu de flux. L'arrivée de l'automobile déstabilise et réordonne l'organisation de nos métropoles en Europe, il dirige celle des villes nouvelles en Nouvelle Zélande ou aux Emirats par exemple. On optimise nos déplacements selon un critère de temps et d'argent.
Une nantaise m'a raconté avec nostalgie qu'à une époque, le Cours des 50 Otages était un espace où il faisait bon se balader. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas. La circulation multimodale est remarquablement bien respectée : chacun sa ligne et on traverse dans les clous. On marche comme on conduit sa voiture, avec une optimisation calculée.
Les routes ont envahi l'espace public et, avec l'arrivée des routes et de leurs dangers motorisés, les enfants ont déserté la rue.

Il nous est nécessaire de pouvoir échanger, de nous rassembler, de nous parler : c'est notre espace public à tous, nos lieux de vie. Nos routes, nos bancs, nos transports, nos luminaires, tout cela nous le partageons car nous vivons tous dans ce même environnement, nous l'habitons.
Si la ville nous appartient, nous en sommes également tous responsables. De la même manière que l'on est responsable de son logement, on l'est, à moindre échelle, de sa ville. Les réflexions de type « c'est sale ici » sont déjà transformées en un geste : nettoyer. C'est ainsi que l'on pose les premières pierres d'un comportement communautaire respectueux de notre environnement.
Cette responsabilisation va de pair avec notre légitimité à occuper et investir notre espace public : si je respecte mon environnement, alors je me sens parfaitement libre et légitime de l'occuper et de l'habiter.

Ceux qui savent regarder l'herbe pousser, contempler l'océan, se perdre dans les nuages ou le bleu du ciel, [...] savent naturellement s'ouvrir à une autre dimension de la vie.

SABLÉ Érik, Éloge de la sainte Paresse. Almora 2016, 4ième de couverture

Guides rythmiques
Grenier des hippies le 16.05.17

** voir Rythme Marginal*

Les festivités, lien social essentiel

Après les oranges, les braises.
Ivrea, source externe

Carnevale di Ivrea

Je glisse sur une mer orange. Le sol est recouvert d'une couche d'écorces, de pulpes et de jus qui noie mes chaussures trouées. Il pleut des oranges par tous les côtés. Les grains les plus violents sont provoqués par les chars armés d'agrumes, tirés par des chevaux qui tournent sur la place, faisant face aux bandes organisées qui ripostent devant les attaques tempêtes. En bordure des champs de bataille, des passages protégés par des filets permettent aux spectateurs de circuler sans risquer de se faire arroser de fruits. La tradition veut que le bonnet rouge, symbole de liberté, protège ceux qui ne participent pas à l'affrontement. Je n'en ai pas, et je peux vous affirmer que se lancer des oranges à la figure est douloureux, mais c'est extrêmement amusant !

" *Le Carnaval naît, pareil aux fêtes du début de printemps, selon une ritualité naturelle, notamment celle de remuer la terre pour planter un arbre, qui sera brûlé à la conclusion de la fête pour permettre à la communauté de renaître de ses cendres (l'incendie du Scarlo).*

Le rite se transforme au cours du temps dans une grande Fête Civique lors de laquelle la population d'Ivrée célèbre son pouvoir d'auto-détermination, en représentant un épisode d'affranchissement de la tyrannie que l'on fait remonter au Moyen-Âge: l'histoire d'un baron qui affamait la ville et qui fut chassé à travers la rébellion de la fille d'un meunier qui ne voulut pas se soumettre à l'obligation du jus primae noctis et qui souleva la révolte populaire.

C'est exactement cet épisode qui est révoqué dans la Bataille des Oranges: le peuple, représenté par les Tireurs d'oranges à pied, dépourvus de n'importe quelle protection, qui combat, à coups d'oranges, contre les armées du Seigneur Féodal. Le baron est représenté par des Tireurs sur des Chars traînés par des chevaux, qui endossent des protections et des masques qui rappellent les armures anciennes. " [1]

1. Storico carnevale Ivrea, en ligne

La fête, marqueur social intemporel

Impossible de vivre ensemble sans faire la fête. Elle est à la fois le ciment et le reflet de notre société.

" C'est une invention des hommes et des femmes pour réguler leurs émotions, souder les groupes sociaux et se construire une culture commune. C'est un lieu d'apprentissage collectif où l'on exprime ses désirs de transgression. Il n'y a pas de meilleur moyen pour lâcher prise. La fête possède une dimension émotionnelle forte. À travers l'histoire, elle a permis d'exorciser les démons, la mort, les tentations sexuelles, le besoin d'ivresse, les rapports de classe » explique le sociologue Christophe Moreau. « C'est aussi une façon de marquer des passages : l'entrée dans la vie adulte, la construction d'une maison, le mariage… Enfin, elle permet la rencontre. La fête ce n'est pas rien ! " [2]

Un sujet léger ?

Aujourd'hui pourtant, dans l'espace public, on constate que la fête a perdu son sens. Moi-même je sors de moins en moins, car le plus souvent, quand on me propose de faire la fête, c'est simplement pour s'imbiber d'alcool. Ce sont les étudiants qui sont réputés pour faire la fête et pourtant, nous ne célébrons pas grand chose, et l'on se retrouve trop souvent à combler un besoin de divertissement avec quelques verres et un volume musical un peu poussé.

Tous ces excès sont souvent synonymes d'abus et dégradations de la qualité de l'espace public, alors forcément, quand un étudiant parle de faire la fête pour résoudre les problèmes sociétaux, on se méfie.

Pourtant il y a une véritable essence à « faire la fête ». Souder une communauté dans la joie et la bonne humeur, mélanger les générations, les classes sociales, partager, créer du lien, décrocher du quotidien et tout ça en toute convivialité. Que ce soit un repas entre voisins, une pendaison de crémaillère, ou un bal improvisé, les fêtes permettent de créer des souvenirs communs.

Les célébrations communautaires et le rôle du permatecte

Les festivités sont des temps de partage, d'apprentissage, de détente et d'amusement.
Ce sont des marqueurs temporels fort d'une communauté, comme par exemple la soirée moule-frites devant l'église Notre-Dame de Toutes-Aides qui se fait chaque année début septembre et qui permet à toute la communauté du quartier de se retrouver après l'été. Cet événement est organisé par les habitants ; j'ai rencontré un des organisateurs par hasard, derrière le bureau d'une agence immobilière du quartier.
Ce sont des temps de renouement social, comme le festival du Rêve du loup qui c'est déroulé encore une fois cette année au parc de la Moutonnerie. Au cœur d'un quartier classé zone grise, socialement décousu et lourd de tensions, il permet aux habitants de se retrouver et se côtoyer hors des codes sociaux, hors du quotidien. Le parc, véritable plaque tournante du quartier, est réinvesti temporairement par l'interculturel et l'intergénérationnel.

Le permatecte à son rôle à jouer dans le développement des festivités et la réappropriation de l'espace public par les habitants. Le développement de structures d'accueil temporaires, évolutives et réutilisables, ou la prise en charge de la scénographie d'une rencontre festive par un architecte permet aux individus d'obtenir plus facilement des autorisations pour leurs évènements. Cette facilité administrative mène à une augmentation du nombre d'évènements, et il devient alors nécessaire de faire évoluer les normes et le cadre législatif qui les accompagnent.
Ici aussi, le permatecte peut intervenir et prendre les devants dans le cadre d'une initiative citoyenne par exemple, afin de construire ensemble et en amont les bases d'une législation concernant les nouvelles pratiques festives. Une réappropriation plus profonde de l'espace public.

2. Perraud S. 2014 p26

Apprendre à faire la fête au rêve de l'aborigène

“ Ce nom rassemble les 2 associations qui ont lancé le festival, Vent du Rêve et l'asso de l'Aborigène. C'est également en hommage au Temps du Rêve qui est un des thèmes central de la culture des aborigènes d'Australie.

Cet hommage est important pour l'association. Ses membres avaient conscience dès le départ d'une énergie forte amenée au festival, de l'importance du respect de la présence des aborigènes et d'une autre culture, de l'usage du didgeridoo comme instrument sacré.

C'est pourquoi dès la 1ère édition, le Rêve a adopté une charte « dans le respect de la Nature et de l'Humain ». Le festival ne voulait pas simplement être un festival de musiques du monde mais un festival où l'on a des responsabilités. D'abord la responsabilité de protéger les cultures aborigènes qui, avant d'être au contact de la civilisation occidentale n'avaient pas accès à l'alcool qui les a psychologiquement et physiquement détruits. Puis la responsabilité de voir et d'utiliser le didgeridoo dans le respect de la pratique ancestrale des aborigènes d'Australie et comme symbole de développement spirituel. ” [1]

Le Chemin
–
Gauthier Aubé Anne Kerkhofs

Ainsi, le Rêve nous propose de découvrir, partager et comprendre le fonctionnement de civilisations préindustrielles, dans le respect de la Nature et de l'Humain. Ces principes sont, mot pour mot, parmi ceux qui guident la philosophie de la Permaculture.

Cet événement est une bouffée d'oxygène ! Partout des sourires, des enfants qui courent, des buffs improvisés, des danses folkloriques, de la musique. De la joie, de la bonne humeur et du partage. Le dépaysement est total sur cette prairie magnifique d'Airvault. Faire la fête sans alcool, ça fait du bien ! Et on le voit autour de nous : les groupes d'enfants sont libres et courent du matin jusque tard le soir en s'amusant au milieu des festivaliers. Un climat de confiance rayonne partout autour de nous.

Participer

En tant que bénévole, j'ai également pu avoir une idée de l'énergie et du travail nécessaire à la réalisation d'un tel événement. L'équipe organisatrice porte les valeurs profondes du rassemblement et forme, avec les bénévoles, un mini-festival en soi. Je ne m'attendais pas à cette échelle : on parle de 8000 personnes sur le site !
Victime de son succès, le Rêve affiche complet chaque année. Pour cette quinzième édition, on me raconte que le fermier voisin avait déclaré lors des premières festivités qu'il ne voulait pas de rave party chez lui ! Il est aujourd'hui charmé et convaincu de la bienveillance de l'événement et prête chaque année un bout de son terrain qui nous sert de parking.

À s'amuser, décrocher du quotidien, nouer des liens, célébrer, j'ajouterais une autre fonction à la fête : apprendre. Ces cadres d'apprentissages nous montrent qu'un autre vivre ensemble est possible. Ils nous permettent aussi d'en avoir un bref aperçu par la vision des organisateurs, d'en faire l'expérience réellement, le temps d'une soirée ou d'un festival. Et alors nous pouvons ramener pour vous un petit bout de Rêve chez nous.

1. La “petite” histoire du Rêve de l'Aborigène

La scène aux Cèdres
Airvault, source externe

Le Rôle du Permatecte

Quelle architecture pour demain ?

Archi-responsable

En première année d'architecture, mon professeur de studio m'a dit qu'un architecte commandé pour construire la maison d'un couple avait le pouvoir de le briser ou de le magnifier. Cette influence de l'architecture, nous sommes tenus de l'utiliser pour le bien public, à l'échelle individuelle, communautaire et sociétale.

En appliquant la recherche développée dans ce mémoire, j'en suis venu à imaginer une branche fictive de l'architecture nommée permatecture.

La permatecture propose d'utiliser les méthodes et les concepts fondamentaux de la permaculture pour créer une architecture qui s'intègre dans la transition et qui l'accompagne au-delà.
Prendre soin de la Terre. Prendre soin de l'Humain. Redistribuer les ressources. Ces trois piliers guident ainsi celui qui pratique la permatecture, le permatecte, non seulement dans le choix des systèmes et des logiques de conceptions qui répondent aux demandes socio-écologiques actuelles, mais surtout dans son éthique profonde.

Conception au carré

Légalement, le métier de l'architecte est défini comme une profession libérale. Cela veut dire qu'elle est exercée à titre personnel, sous la responsabilité du professionnel qui exerce sa profession intellectuelle dans l'intérêt d'un client et du public, et pour cela il doit être indépendant dans ses choix de conception. La loi de 1977 définit la responsabilité et l'engagement pour la défense de l'intérêt général auxquels l'architecte s'est engagé.

Mais qu'en est-il aujourd'hui de l'indépendance de l'architecte dans la conception et dans le cheminement intellectuel? Plutôt que de le guider, les normes de construction, les politiques et les subventions s'imposent dans les projets provoquant parfois des dérives qualitatives.

« En guise de banque d'accueil lumineuse, j'ai dû faire un bunker, aux antipodes de ce que j'avais conçu, un revers en pleine figure », conclut Claude Vasconi à propos du palais de justice de Grenoble qui, entre le concours en 1994 et le début des travaux en 2003, a mis à mal les intentions de l'architecte.[1]

1. LERAY C. 2017

" L'architecture est une expression de la culture.
La création architecturale, la qualité des constructions, leur insertion harmonieuse dans le milieu environnant, le respect des paysages naturels ou urbains ainsi que du patrimoine sont d'intérêt public. Les autorités habilitées à délivrer le permis de construire ainsi que les autorisations de lotir s'assurent, au cours de l'instruction des demandes, du respect de cet intérêt. " [2]

Y a-t-il cohérence entre la responsabilité de l'architecte et sa marge de manœuvre ?

L'Etat subventionne des établissements d'éducation afin de permettre aux aspirants architectes d'acquérir suffisamment de connaissances pour répondre aux problématiques complexes qui sont indissociables du projet architectural. Parallèlement, ces projets sont contrôlés par l'Etat et les politiques afin de réduire les dérives de ces artistes. Mais ces contrôles n'ont-ils pas dérivés eux-mêmes pour devenir des directeurs de projets plutôt que d'assurer leur encadrement?

" *Depuis deux ou trois mille ans, les hommes savent qu'il faut ventiler la caverne. Nul besoin de citer encore tous les chefs-d'œuvre antiques, les tours des vents en Iran par exemple, pour comprendre que les architectes pensent toujours à la ventilation dans leur conception. Ils le font d'eux-mêmes, c'est leur métier, ils sont architectes. […]*
Mais quand l'Etat invente et impose une norme réglementaire ou législative, sur la ventilation par exemple, il circonscrit de fait le domaine de la réflexion, de l'innovation tout en organisant une rente de situation aux entreprises concernées. " [3]

On peut alors se demander si, dans ces circonstances, la marge de manœuvre de l'architecte se réduit à appliquer la réglementation qui ne tient pas compte du contexte précis, local et diversel[4] du projet. Cette marge de manœuvre serait acceptable si la responsabilité de l'architecte n'était pas si élevée : le respect des paysages naturels et urbains, l'évolution des modes de vie, la qualité des constructions sont des notions propres à l'architecture et à l'exercice du métier d'architecte. Cette incohérence entre responsabilité et marge de manœuvre provoque inévitablement des dérives.
On pourrait citer à titre d'exemple les énormes projets de tours habitées de jungles dont personne n'imagine le fonctionnement et la pérennité. Sont-elles réalisées parce que le concepteur croit fermement que le lien avec la Nature permettra une réelle amélioration des modes de vies ou alors la couleur verte est-elle une parade politique pour faire passer des projets et satisfaire l'opinion publique à tendance écologique?

2. Extrait de l'article 1 - Loi n° 77-2 du 3 janvier 1977 sur l'architecture
3. LERAY C. 2016

4. Voir page 51

The Underground Project
Te Hutewai Rd le 2.11.15

Nouvelles richesses

Frederic Bonnet et le collectif AJAP14, dans leur conférence du 27 septembre 2016 à l'ENSAN, présentent le projet du pavillon français de la Biennale : Nouvelles Richesses. La question posée en introduction est : qu'est-ce qu'il y a de plus quand je fais de l'architecture ?

" Nous ne croyons pas au vertige de la concurrence des territoires, nous croyons au contraire qu'il y a partout d'immenses ressources, des complémentarités, des valeurs latentes à mobiliser, révéler, fertiliser.

C'est un des rôles de l'architecture d'aujourd'hui. Les politiques publiques s'étiolent, l'urbanisme contemporain assemble des produits immobiliers dont le relookage façadier peine à masquer la standardisation étriquée et, çà et là, quelques centaines de millions de dollars donnent à deux ou trois grands couturiers de dispendieuses illusions. Nous voulons témoigner de tout le reste, moins visible, émergeant pourtant de partout, sur tous les territoires, et qui révèle des richesses insoupçonnées. " [1]

Le but du pavillon est, entre autre, de rendre compte de projets du commun, dans les délaissés des métropoles comme le périurbain et le rural, qui respectent le caractère banal de ce qu'il y a autour. Des projets qui révèlent la beauté d'un paysage par le dispositif et le programme fonctionnel. Qui apportent beaucoup plus mais en même temps pas trop. Qui ajoutent un savoir faire local.

Des projets qui ont une volonté sociale, comme stimuler le débat public - « parce que c'est ça la République » - ou faire en sorte que l'ouvrier qui participe au chantier gagne en compétences.

" À force de célébrer les « star-architectes » et les projets dispendieux, on oublie que l'architecture apporte des réponses simples, adaptées, partagées et efficaces dans la plupart des situations, plus ordinaires et plus modestes, l'essentiel des lieux où nous habitons, où nous travaillons.
C'est de cela que nous parlons ici.

L'architecture intéresse tout le monde " [1]

Le rôle du permatecte outrepasse les cadres politisés, les effusions déstructurées d'avis publiques guidés par la mode médiatisée et les idées prémâchées. De la même manière qu'un individu doit définir une ligne directrice pour ne pas finir cuit comme la grenouille, le Permatecte doit prendre du recul sur ses intentions véritables pour faire évoluer les pratiques et évoluer en toute dépendance. Le développement et le questionnement des cadres législatifs sont une constante des projets permatecturaux.

" Dans ces projets portés collectivement se jouent des alternatives démocratiques à la mondialisation financière, des échanges d'une autre nature. Ils ne s'opposent pas nécessairement au mainstream de l'économie de l'aménagement, en particulier de ce qui se joue au cœur des métropoles, mais ils le complètent, l'accompagnent, et au besoin en nourrissent l'innovation.
Cette nouvelle richesse est faite de ressources locales, d'échanges reconfigurés, de démocratie citoyenne. " [1]

Report from the front

Le ton est optimiste et encourageant, mais le revers de la médaille est bien réel. Même si certains parviennent à construire la maison de leur rêve, beaucoup de projets de vie portés par des particuliers ou des communautés deviennent de tristes soupirs marginaux balayés par quelques textes de lois.

1. Extraits du Manifeste des Nouvelles Richesses

Fay's Wwoofers Home
Otaki le 8.02.16

Fay* bataille depuis 13 ans afin de construire sa maison alternative à Otaki, en Nouvelle Zélande. Mais les politiques ont la tête dure. Elle a commencé le processus administratif seule, puis elle a engagé un architecte, et plus tard un ingénieur pour dessiner son projet. Rien n'y fait. Les démarches traînent en longueur, les élus tournent autour du pot et les années passent. Dans sa maison actuelle, on fabrique déjà des briques en terre, des faux-plafonds en bambous et on déblaye le terrain dans l'attente d'un permis de construire. Elle a déjà réalisé deux essais expérimentaux de maison en terre, illégaux, cachés dans les hauteurs de la forêt. Son grand terrain occupé par les maisons et la ferme est pourtant situé dans le périurbain, à l'écart des regards

Son initiative est inspirée des expérimentations menées par Michael Reynolds. Cet architecte américain se lance dans l'étude expérimentale de l'autosuffisance complète dans le but de faire évoluer les pratiques de nos modes de vies dépendants. Pour cela, il établit une communauté dans le désert du Nouveau Mexique, Tres Piedras, où il construit près de 70 earthships. Développer un environnement autosuffisant hors réseau lui assure une tranquillité vis à vis des politiques. Cependant, lorsqu'il a ensuite commencé à construire en dehors de cette communauté, en répondant à des commandes, certains défauts de ses bâtiments lui ont valus des poursuites judiciaires qui ont conduit à la perte de sa licence d'architecte. Au terme de 17 années de combats juridiques, il la récupère. Son combat a permis de faire évoluer les modes de pensées à tel point qu'il a été envisagé, en 2011, de construire un earthship en plein cœur de Manhattan.[1] Mais ce projet décalé n'a toujours pas vu le jour.
Celui de Fay* non plus.

" Il aura fallu douze ans de squat, d'occupation illégale- légalisée, de batailles homériques à repousser artificiers, promoteurs, pelleteuses et bulldos, à la zone 17 pour gagner son statut de Château-Faible, avec ses dix-sept tourelles de béton craquelé, ses vagues douves, ses toits en friche bio hérissés de yourtes et sa kyrielle de passerelles suspendues dont la moitié faseyent au vent. Les peuplent un petit millier d'anarchistes, d'érudits militants, d'insoumis, de parleurs et de branleurs, d'artistes authentiques ou autoproclamés, de paysans d'appartement, bref de résistants de l'Altermonde, comme nous avons fini par nous baptiser. À cette précision près que l'Altermonde tient pour l'instant sur un kilomètre carré, plus quelques niches éparses de par le globe, qui nous écoutent parfois et qui parfois nous répondent. " [2]

1. Site internet de Earthship Biotecture
2. Damasio A. 2002

Autoconstruction Zen
Honeymoon Valley le 7.10.15

Dans le questionnement actuel portant sur nos pratiques modernes, nos modes de vies et nos sociétés, l'architecture apporte de nombreuses réponses, malgré une couverture médiatique orientée vers les projets à gros budget qui restent très politisés.

Cependant, le lissage des pratiques et les problématiques posées par l'industrialisation et le rôle réel des politiques limite énormément la marge de manœuvre des architectes. Ce cadre limite le potentiel des innovations.

En ce sens, les expérimentations marginales restent essentielles car elles nous permettent de pousser les réflexions hors-cadres et ainsi questionner librement nos pratiques actuelles. Elles ne sont pourtant pas envisageables dans un contexte urbain qui reste frileux et peu adapté aux innovations de ce type.

La Permatecture propose une approche médiane en élargissant les possibilités d'appropriation de chacun. Guidé par les valeurs de la Permaculture et en utilisant la diversité des créativités, le permatecte autorise chacun à se positionner dans sa démarche transitionnelle, à prendre possession de son espace propre et à se responsabiliser par rapport à son environnement. L'architecture devient alors support de la diversalité sociale.

Cette approche est une réponse parmi d'autre : l'approche permaculturelle refuse le recours à un unique modèle applicable universellement. Chaque environnement doit nécessairement intégrer des contraintes locales, des volontés individuelles et les solutions innovantes naissent de la diversalité des approches.

L'équilibre social entre une normalisation universelle et la mosaïque des diversités reste encore à définir.

Conclusion

Ce mémoire présente une réponse possible à la problématique : comment utiliser la Permaculture pour repenser la ville?

La première étape est de conscientiser son regard.

Prendre conscience de la polarisation de notre regard est nécessaire pour prendre du recul et redéfinir nos valeurs. C'est ce qui fait que l'on devient "créatif culturel éveillé", acteur de son mode de vie. Il faut cependant s'assurer de ne pas retomber dans la marmite comme la grenouille.

La Permaculture est porteuse de valeurs qui me correspondent, et auxquelles je crois. Son éthique et ses principes de conceptions deviennent les guides de mon cheminement quotidien.

Ces valeurs viennent questionner les fondements éthiques du milieu urbain. La comparaison entre le fonctionnement d'un milieu "naturel" et celui d'un milieu "industriel" nous permet de mettre en perspectives la manière de nous nourrir, d'utiliser l'eau et l'énergie. On constate ainsi que l'on vit de manière dispendieuse, non résiliente et compliquée. Cependant, ces débordements sont invisibles au niveau individuel car nous avons perdu la mesure de nos consommations et la valeur de l'énergie.

Afin de retrouver cette mesure j'applique la méthode permaculturelle et je commence par conscientiser mon regard. Cette intention change mon rapport à mon individualité, puis mon logement et enfin la communauté. L'application expérimentale de la méthode m'a permis de développer des réflexions architecturales basées sur la richesse diverselle[1] de notre société. Cette démarche à pour objectif d'apporter un regain de responsabilité et d'autonomie au niveau individuel et de tendre vers une réelle mosaïque sociale.

L'enjeu est de taille : comment modifier les individualités, faire évoluer les modes de pensées et les modes de vies, redécouvrir comment vivre ensemble, créer du lien, se réapprorier l'espace public, se nourrir sainement? Un premier élément de réponse est réapprendre à faire la fête.
L'essence même de la société est contenue dans la fête. Nous partageons des souvenirs, des moments de joie, des rêves, du plaisir, de la vie ! Célébrons la Terre, célébrons l'Humain et partagons notre abondance de ressources, en festivités.

Il faut cependant prendre garde car sans flexibilité dans la démarche et sans patience dans le résultat, on devient marginal ou dictateur. La patience ne doit pourtant pas devenir inaction mais une mesure réfléchie de nos actions.

" *Chi va piano, va sano e va lontano* " [1]

Le Permatecte a un rôle stratégique à jouer dans l'évolution des pratiques citadines. En effet, pour être intégrés dans un contexte social, urbain et participer à la société, les nouveaux modes de vies doivent se développer avec la ville. Les projets doivent être pensés en parcourant sans cesse la fleur permaculturelle et ainsi faire épanouir tous les domaines, les uns après les autres.

Cette approche synthétise également une symbiose entre mes compétences et mes valeurs à un, niveau individuel, entre le cadre urbain existant et la demande émergente, au niveau sociétal.

1. proverbe italien

Notes et références

Références bibliographiques et cinematographiques

ALONSO Bernard & CÉCILE Guiochon. Permaculture humaine : des clés pour vivre la transition. Écosociété. 2016, 206p.

ARTHUS-BERTRAND Yann. La Biodiversité : goodplanet.org. La Martinière. 2010, 184p.

BAISNÉE Vincent. De Nantes à Singapour, Expérience d'une alternative au tourisme. Mémoire. Architecture. Nantes : ENSANantes, 2016, 163 p.

BENDER Lawrence (producteur), Burns Scott Z. (producteur), Guggenheim Davis (réalisateur). (2006). An Inconvenient Truth. Etats Unis : Lawrence Bender Productions

CARROY Jeremie (directeur de publication et artistique), PEDEBOSCQ Romain (directeur artistique). La relève et la peste : l'orchestre bienveillant, votre nouveau livre-journal. Première édition. 2015, 160p

CLERC Olivier. La grenouille dans la marmite d'eau, sommes-nous déjà à moitié cuits ? In : La grenouille qui ne savait pas qu'elle était cuite et autres leçons de vie. Marabout, 2008, p. 17-42

CLERC Olivier. La vipère de Quinton, milieu extérieur et force intérieure. In : La grenouille qui ne savait pas qu'elle était cuite et autres leçons de vie. Marabout, 2008, p. 159-185

COUCHAUX Denis. Habitats Nomades. 2e édition. Alternatives. 2011, 189p.

DAMASIO Alain. les Hauts® Parleurs®. In : Une autre mondialisation en movement. Mango Documents. 2002, 95p.

DIAMOND Jared. Effondrement : Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie. Gallimard. 2005, 873p.

DRUON Emmanuel. Le syndrome du poisson lune : un manifeste d'anti-management. Actes Sud. 2014, 196p.

FACHE A. (2016, mai). Qu'est-ce que la permaculture. Communication, Chez JANE.

HOLMGREN David. Permaculture. Rue de l'échiquier. 2014, 581 p.

ILLICH Ivan. La convivialité. Editions du Seuil. 2014, 158p.

LEVIS-STRAUSS Claude. Tristes Tropiques. Pocket. 2013, 504p.

MERA Béatrice et al. La Permaculture : coopérer avec la nature. Kaizen. Mai Juin 2013, n°8, p23-37

MOLLISON Bill. Introduction à la permaculture. Passerelle éco. 2012, 240p.

ODIER Daniel. Tantra : La dimension sacrée de l'érotisme. Pocket. 2002, 227 p.

PERRAUD Stéphane. Dossier : Faites la fête autrement. Kaizen. Juillet Août 2014, n°15, p24-39

RABHI Pierre. Vers la sobriété heureuse. Acte sud. 2010, 164p.

Source photographies

Phillipe Petit p20. http://www.vintag.es/2016/09/after-few-steps-i-realised-wire-wasnt.html

Carnevale de Ivrea p60. https://www.viaggiaescopri.it/volano-le-arance-storico-carnevale-di-ivrea/

Le Rêve de l'Aborigène p63. https://leshistoiresdepoupi.wordpress.com/2012/07/22/airvault-le-festival-du-reve-de-laborigene/

Références numériques

BARNABÉ Jean. « La Créolité, vingt ans après », Caliban, 31 | 2012, 15-30. §24 Disponible sur : http://caliban.revues.org/353

Cartography of the Anthropocene – Globaïa [en ligne], Globaïa, s.d., Disponible sur http://globaia.org/portfolio/cartography-of-the-anthropocene/# [consulté le 10 août 2017]

Donnees.banquemondiale.org [en ligne], La Banque Mondiale, 2016, Disponible sur http://donnees.banquemondiale.org [consulté le 10 juin 2017]

Fondation du carnival historique d'Ivrée [en ligne], Storico Carnevale di Ivrea, s.d., Disponible sur http://www.storicocarnevaleivrea.it/english/francais/ [consulté le 17 août 2017]

La "petite" histoire... [en ligne], Le Rêve de l'Aborigène, s.d., Disponible sur http://www.lerevedelaborigene.org/lassociation/la-petite-histoire/ [consulté le 5 août 2017]

LERAY C. « Chronique pastorale d'été : d'une montage à l'autre… », Chroniques d'Architecture, 30 août 2016, https://chroniques-architecture.com/chronique-pastorale-normes/

LERAY C. « L'architecture sécuritaire est (déjà) parmi nous », Chroniques d'Architecture, 27 juin 2017, https://chroniques-architecture.com/larchitecture-securitaire-deja-parmi/

Les Principes de la Permaculture en Français [en ligne], permaculturepriciples.com, s.d., Disponible sur https://permaculturepriciples.com/fr/ [consulté le 12 août 2017]

Loi n° 77-2 du 3 janvier 1977 sur l'architecture [en ligne], Legifrance, 2017, Disponible sur https://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT000000522423 [consulté le 30 juillet 2017]

Manifeste | Nouvelles Richesses [en ligne], OBRAS et collectif AJAP14, s.d., http://www.nouvellesrichesses.fr/fr/manifeste/

New York City Earthship: Lower East Side [en ligne], Earthship Biotecture, 27 janvier 2011, Disponible sur https://earthship.com/blogs/2011/01/new-york-city-earthship-lower-east-side/ [consulté le 17 août 2017]

Annexes

Alchipas

“ Les achilpas sont des chasseurs nomades d’Australie. Vivant dans une région désertique à peu près uniforme, où les saisons n’existent quasiment pas, ils n’ont pas de raison de chercher le gibier à un endroit plutôt qu’à un autre. Ils pourraient donc se déplacer au hasard. Pourtant, ils ont élaboré une explication du monde qui organise et régit leurs mouvements. Dans tous leurs déplacements, ils emportent un mât sacré taillé dans un tronc d’hévéa. Ce mât, explique une légende, est celui avec lequel un être divin, Numbakula, est remonté au ciel après avoir créé les ancêtres des Achilpas ; il représente l’axe cosmique de l’univers. Avant chaque déplacement, les Achilpas placent le mât verticalement, en équilibre, et choisissent comme itinéraire la direction qu’il a indiquée en retombant. Ainsi ils marchent toujours sous la protection de Numbakula. On raconte qu’un jour, le mât sacré d’un des groupes achilpas s’est brisé. Les nomades, désespérés, ne sachant plus où aller, ont perdu le goût de la vie et se sont laissés mourir. L’interruption de la circulation symbolique entre le ciel et la terre signifiait pour eux la fin du monde ”

Couchaux D. 2011 p23

Babosse

Au début, je n’avais aucune idée de ce que cela voulait dire, et lorsque je demandais ce que c’était on me répondait : « mais Jérôme, t’écoutes du didgeridoo sur spotify, c’est typiquement un truc de babosse » ou encore « ton pull, mec, c’est un pull de babosse». Je tourne en rond.

Le babosse, au même titre que bobo ou hipster c’est grandement lié à l’image que l’on projette par son style vestimentaire et ses habitudes. Ce terme permet de généraliser une tendance sociale ; le babosse, c’est un néo-hippie. Il évoque les baba-cools et les hippies des années 70, contemporains de la beat génération. Ces trois mouvements ont pour point commun le rejet de la société bourgeoise de consommation.

Dans son cliché, le babosse troc, récupère, réutilise. Il va nu-pieds et porte sur lui des traces de ses voyages, d’expériences communautaires et de concerts de didgeridoo. Il fait de la slackline, joue du handpan et partage sa nourriture avec des inconnus. Il fume de l’herbe et se cultive. Par son attitude et ses habitudes, il soutient les modes de vie alternatifs et cherche à se détacher des habitudes consuméristes.

La catégorisation me déplaît. C’est comme si l’on plaque sur mon individualité une foule de préjugé issu de ce terme que je ne connais même pas : « babosse ». Qu’est-ce qui se cache derrière ? Le sait-on seulement ? C’est comme si on me figeait dans une certaine catégorie sociale et dans des préjugés qui deviennent malgré moi une partie de ma personnalité. Ainsi je ne choisi pas complètement qui je suis ; ces choix sont effectué en concordance avec l’image que je renvois ou que l’on m’impose, la limite entre les deux étant floue.

Gaïa

“ L’hypothèse Gaïa

Et si le plus grand être vivant n’était ni la l’éléphant, ni la baleine mais la Terre toute entière, considérée comme un gigantesque organisme doté de ses propres mécanismes de régulation ? Telle est l’hypothèse Gaïa – déesse grecque de la Terre -, proposée par le chercheur britannique et écologiste James Lovelock, en 1970.

Certains y voient une vérité métaphysique, d’autre une fable beatnik ridicule. Si certains la considèrent comme une métaphore à peine intéressante, pour d’autre c’est une véritable hypothèse scientifique.

Gaïa a marqué les esprits et influencé un courant assez radical de l’écologie appelé « écologie profonde ». Celle-ci stipule qu’il ne faut pas défendre l’environnement du seul point de vue de l’humanité mais que l’on doit défendre la vie sur Terre – en d’autres termes, Gaïa elle-même – indépendamment du destin de l’Homme. Elle reproche donc aux autres écologistes d’être anthropocentristes.

D’un point de vue scientifique, Gaïa postule que la vie modifie son environnement géophysique pour favoriser sa propre continuation. James Lovelock montre ainsi que le plancton des océans libère une molécule, le DMS, qui, dans l’atmosphère, encourage sa croissance. Cette idée a été critiquée et, récemment, jusque sur le terrain métaphorique : c’est l’hypothèse Médée, autre référence grecque – à une sorcière qui tua ses propres enfants. L’idée est que si la vie exerce bien une action sur la Terre, celle-ci est négative : elle a tendance non pas à se protéger mais à se détruire. Avec pour exemple les grandes extinctions qui ont ponctué l’histoire de notre monde et qui ont vu jusque 95% des espèces disparaître.

Quoi qu’il en soit, l’hypothèse Gaïa a mis en avant l’interaction de la vie avec le monde géophysique et aussi l’idée que la vie sur Terre forme un tout. Deux points indéniables. ”

Arthus-Bertrand Y. 2010

Rythme Marginal

Mes yeux sont fermés. Je marche à vitesse quasi nulle, comme si le temps avait ralenti tout autour de moi. Je me concentre sur mes sensations, mes orteils, le clapotis de l’eau qui lèche mes pieds. Le soleil perce le bruissement des feuilles et chauffe ma peau. J’imagine les nuages. J’entends un groupe d’enfant qui me contourne. « Il fait quoi le monsieur ? Eh monsieur vous faites quoi ? ». J’ouvre les yeux et je souris. Tout mon organisme fonctionne au ralenti, les sons se sont précisés, les détails se sont aiguisés, le temps s’est dilaté. Mon regard s’élève vers le ciel, glisse sur les murailles du château et atterrit sur la promenade nantaise. Des regards me dévisagent bizarrement. J’ai presque l’impression d’être en tort. De provoquer. De choquer. Je baisse la tête et je me dit que je devrais peut être arrêter, je dois être en train de déranger tous ces gens. Mais qu’ai-je fait de mal ? Je ne fais que marcher lentement…

Atelier Loïc Touzet, miroir d’eau, Nantes, avril 2017

Fay

Cela fait 30 ans que Fay accueille des *wwoofers* chez elle. Autant dire qu'elle est bien rodée et que l'organisation n'est plus à revoir.
Ce petit bout de femme à l'énergie inépuisable gère avec une facilité déconcertante la centaine de poulets et de canards, les quelques moutons et la dizaine de paire de bras qui s'activent de façon quasi-permanente dans sa ferme organic. Grâce à elle, l'endroit est paisible, simple et accueillant. Les légumes comme la viande sont produits et consommés sur place, les salles de bain n'ont que le ciel comme plafond, et l'on dort au choix dans une cabane perchée sur les hauteurs ou dans une petite maison de terre sous le couvert du bush. Si quelque chose ne se passe pas comme elle l'entend Fay le fait savoir sans délais ! Elle n'aime pas les non-dits et la priorité est de préserver la paix qui règne chez elle. Un point sensible est la vaisselle : on rince tout avant de laver dans de l'eau bouillante ET SANS TROP DE PRODUIT !

Sa force et son courage sont inspirants et touchants tout comme son projet de construire une maison auto-suffisante, faite de terre et de matériaux recyclés. Cela fait plus de 10 ans qu'elle se bat pour commencer le chantier et ce n'est pas une mince affaire. Les autorités ne sont pas vraiment du côté de la nouveauté, surtout lorsque cela permet de ne plus dépendre du système… Fay nous montre un film à ce sujet : Garbage Warrior, le combat de Michael Reynolds pour faire légaliser les *Earthships* aux USA. Pour elle, l'exemple est le meilleur moyen d'inciter les gens à vivre plus respectueusement de l'environnement. C'est aussi pour cela qu'elle accueille tant de *wwoofers* du monde entier. Montrer au plus grand nombre qu'un autre mode de vie est possible, voilà sa manière à elle de militer pour la cause environnementale.
Nous passons une dizaine de jours chez elle, à jardiner dans le magnifique potager *organic* aux légumes démesurés, à réparer les poulaillers, à fabriquer un plafond avec de la laine, de la lavande et du bambou, à se balader dans la petite forêt et à faire semblant de ne rien entendre quand on demande si quelqu'un veut bien « réparer » les toilettes compost. Nous nous entendons très bien avec Nicolas, Thomas, Idit, Yoav, Anna et les autres *wwoofers* qui sont là comme nous pour quelques semaines et qui viennent d'Israël, de Belgique et d'Allemagne. On cuisine ensemble, on rigole beaucoup, on sauve le monde même !

Otaki, novembre 2015

Lexique

Earthsip - *habitation alternative autonome*
organic - *se dit d'une culture respectueuse de l'environnement*
wwoofing - *travailler en échange d'un toit et de repas*
www.wwoofing.org

Ursus

Ursus c'est avant tout un personnage. Suisse, il passe six mois de l'année au Mont SoNNoS (Spirit of Nature, Nature of Spirit) comme il se plait à l'appeler, et six mois chez lui. Enfin chez lui … chez ses dix enfants de quatre femmes différentes. Octogénaire, il parle sans se presser dans un anglais moyen aux intonations suisse-allemands ultra-prononcées. Je ne l'ai que rarement vu sans son petit bonnet de laine rouge délavée. Idéaliste aux convictions inspirantes et au passé riche d'expériences communautaires alternatives, d'action activistes et de voyages, il n'a qu'une parole : « Protect Mother Earth ». Mais c'est aussi une sacrée tête de bois, susceptible et parfois difficile à gérer. Que de débats et discussions ont lieu à Spirit of Nature !
Vivre là-bas c'est un peu faire un voyage dans le temps. La maison a été construite il y a trente ans en matériaux recyclés. Elle abrite la seule salle de bain intérieure qui mériterait un bon coup de pinceau et de balais, la salle commune et quelques chambres. Tous les matins nous nous réveillons au son de la cloche qui résonne aux quatre coins de la propriété. Il faut ensuite nourrir les poules et pétrir le pain assez tôt pour qu'il puisse lever avant d'être enfourné dans la cuisinière à bois, l'outil principal qui impose en fonction de ses caprices le rythme de la journée. Nous prenons les repas tous ensemble dans la petite pièce principale qui sert à la fois de salon, de salle à manger et de cuisine, nous éclairant à la bougie une fois la nuit tombée. Ici pas d'électricité et l'eau provient d'une source un peu plus haut sur la colline.

La particularité singulière de cette communauté est qu'elle ne présente qu'un seul habitant à l'année. Joseph, un grand type timide et plutôt solitaire, s'occupe à plein temps de l'immense jardin potager qui n'en finit pas de mourir d'un côté pour être planté de l'autre dans un éternel recommencement. Il n'aime pas que les choses soient structurées, et l'organisation du lieu lui va très bien puisqu'il n'y en a aucune. Ursus souhaite que les idées, les projets et même les règles de Spirit of Nature proviennent des volontaires sans que rien ne leur soit imposé. C'est selon lui le meilleur moyen de faire vivre cet endroit qu'il qualifie de *learning space*. Mais comment fonder un mode de vie et mettre en pratique des idéaux à partir de courants d'air ? Les gens ne font que passer ici, ils restent un mois tout au plus et n'ont le temps ni de s'approprier les lieux, ni de comprendre la méthode implicite qu'Ursus cherche à appliquer sans vraiment le dire. L'idée est belle mais je ne pense pas qu'il soit possible de construire quelque chose de durable sur des bases aussi fragiles, de surcroit sans leader. Car Ursus le dit lui même : « I am a bad teacher ». Il se voit plutôt comme le vieux du village, apportant conseils et sagesse. Mais sans structure et faute d'actions concrètes, il est difficile de s'investir efficacement et de contribuer réellement au développement du lieu …

Le séjour ne comporte certainement pas que du négatif, au contraire. C'est une leçon bonne à prendre, d'autant plus que nous rencontrons des gens très intéressants avec qui nous échangeons sans cesse. La plupart ont plus d'expérience en matière de communautés et de mouvements alternatifs, et les échanges sont nombreux. Urus nous donne un conseil : si l'on cherche à fonder une communauté, il est nécessaire que ses membres travaillent ensemble à la réalisation de quelque chose de plus grand, une sorte d'objectif commun qui puissent les relier qu'il nomme *higher purpouse*. Car si on se concentre seulement sur son propre bien être, la communauté sera rongée par l'ego de chacun et ne pourra pas être durable. Se mettre au service des autres, via l'éducation ou les soins par exemple, permettent de souder les membres du groupe. C'est de plus un bon moyen de rendre son mode de vie et ses valeurs accessibles au plus grand monde, de se mettre au service de la société et ne pas tomber dans le sectarisme.

Collingwood, janvier 2016

Lexique

higher purpouse - *raison d'être d'une communauté*
learning space - *espace d'apprentissage*

Petite note sur le bio…

Le bio c'est quoi ?

"En quelques mots, l'agriculture biologique est une méthode de production agricole qui offre au consommateur une nourriture savoureuse et authentique tout en respectant les cycles naturels des plantes et des animaux."

Site de la commission européenne : https://ec.europa.eu/agriculture/organic/organic-farming/what-is-organic-farming_fr

Pourquoi je mange bio aujourd'hui ? D'une part parce que cette certification me permet d'être rassuré, en tant que consommateur, que les aliments que je consomme sont soumis à des normes et sont testés pour ne contenir peu, voire pas du tout de pesticides et d'éléments chimiques nocifs à ma santé. D'autre part parce que je suis pour une production responsable, soutenable et durable. Je n'aime pas le terme exploitation et je souhaite que nous prenions soin de la Terre. On remarque cependant que le bio, partant d'une très bonne intention, est aujourd'hui controversé :

" Dans son essai Les tambours de Gaïa se sont réveillés, paru en novembre 2013, Dominique Guillet, fondateur de l'association Kokopelli a lancé un pavé dans la mare. « En Europe et en Amérique du Nord, la plus grande partie des distributeurs d'aliments « biologiques » ont été rachetés par les grands cartels de l'agroalimentaire : Nestlé, Cargill, Coca-Cola, etc. Lima et Danival ont été rachetés par Hain Celestial, derrière lequel se cache l'argent de Monsanto, Walmart, Philipp Moris, City Group et Martin Lockeed.

En France encore, acheter les produits bios de Bonneterre, de Bjorg, d'Evernat, d'Allos, de Tartex, d'Alter Éco… c'est participer à la prospérité du Hollandais Royal Wessanen, l'un des grands groupes européens de l'agroalimentaire. En France encore, 95 % des légumes bios commercialisés sont produits à partir de semences de variétés hybrides F1 ; ce qui signifie que le consommateur bio, par exemple, a une "chance" sur deux d'acheter un melon bio "Monsanto/Bayer/Syngenta" puisque ces trois groupes de la chimie possèdent la moitié des 250 variétés de melons inscrites dans le catalogue national du GNIS ».

Pire, l'auteur indique que les consommateurs naïfs ne savent pas qu'une centaine de compagnies proposant des aliments bios sont en fait la propriété du Cartel de l'agroalimentaire ou du Cartel de l'agrochimie. Tous deux militent contre l'étiquetage obligatoire des OGM (source Therapeutes. com). Oui, ça pique comme l'on-dit !

Des marques bio aux mains des plus grands

Si ces faits se confirment, nous assisterons à une forme d'encerclement, dans lequel le citoyen n'aura plus beaucoup droit à la parole sur ce qu'il mange. Il s'agit d'un jeu de l'oie sans fin qui ne date pas d'hier… Coca-Cola prend des parts chez Innocent en 2009 pendant que d'autres géants s'offrent des « alter-entreprises ». Danone avale Stonyfield Farm en 2009, le spécialiste du yaourt bio américain. Monoprix rachète les magasins bio Naturalia la même année. Ils avalent les entreprises ou empruntent leur image durable à l'instar de la compagnie low-cost Transavia, filiale à 60 % du groupe Air France KLM, qui propose désormais une gamme de produits logotisés Fairtrade/Max Havelaar.

Sans parler de la Quinzaine du commerce équitable. Les multinationales de la grande distribution l »ont transformé en manifestation clé du calendrier de la consommation. Bien loin les mouvements militants qui dénonçaient naguère les méfaits du commerce mondial. Tous ces grands groupes sont, bien sûr, spécialistes de la virginité diététique. Mais l'opportunité marketing de produits vidés de tout contenu social et environnemental remplace difficilement la conviction. Avec parfois un double langage, proche de la schizophrénie. Comme l'enseigne Naturalia, rachetée par le groupe Casino via sa filiale Monoprix. Celle-ci sponsorise le documentaire Food Inc totalement à charge contre les géants de la grande distribution. Mais Casino en est un représentant exemplaire.

Privatiser le vivant pour mieux régner

Dans la droite ligne des critiques de Richard Marietta, Président de Nature et Progrès, force est de constater que « l'hypermarché bio est devenu le laboratoire du commerce du futur ». Un labo dans lequel tout sera privatisé. Un simple exemple récent le montre : les grands semenciers européens ont décidé de privatiser la couleur des tomates ! Ils sont désormais en mesure d'acheter le droit d'utiliser, outre la couleur d'une tomate, la douceur d'un oignon ou la stérilité d'une aubergine. Comment est-ce possible ? Ces « traits natifs » qui existent à l'état naturel, mais qui ont été découverts, ou simplement identifiés par un sélectionneur, sont désormais brevetables. On croit rêver. Et bien entendu, l'accès aux traits brevetés est… payant. Tous les petits producteurs qui ne pourront pas payer seront hors-jeu.

Étape par étape, ce jeu des rachats entre multinationales et celui du lobbying a progressivement transformé les productions de nombreux petits acteurs du bio ou les semences, en un produit industriel comme un autre. Qui décidera demain qu'un produit est « bio » et selon quels critères ? Un état en faillite ou une transnationale au chiffre d'affaires colossal ? Le risque est que les données de la nature soient monopolisées, le bio préempté, les discours de santé publique asservis aux intérêts de groupes sans visage. Reste aux écocitoyens à faire entendre leurs voix."

Article rédigé par l'équipe éditoriale Therapeutes.com pour Natura-Sciences.com
Publié le 22 juin 2015 à 08:00 - Dernière mise à jour le 2 juin 2017 à 18:41

Quel est donc mon pouvoir en tant que consommateur ? Si je suis en effet capable de voter et de promouvoir les structures des productions qui portent mes valeurs, je me rend compte aujourd'hui qu'il devient impossible de savoir qui fait quoi, qui est qui et surtout où va mon argent : le vote devient impossible. Cet état des choses est oppressant et j'ai l'impression d'être instrumentalisé et asservit par les grands groupes de distributions.

En conséquence de quoi, j'ai perdu toute confiance dans tous les supermarchés, quels qu'ils soient. Je n'accorde pas non plus ma confiance aux marchés et aux soi-disant producteurs qui s'y trouvent. La seule manière d'être sûr de participer au développement soutenable et durable de notre société, pour moi, est de s'intégrer dans des cycles ultra-courts, et de privilégier les légumes locaux de saison : aller directement chez le producteur, ou participer à des structures qui le font. Je vise le moins d'intermédiaires qui soient le plus identifiables possibles entre la production et mon appartement.

Lancement des Defricheurs

“ Le lancement des Défricheurs:

La première rencontre des Défricheurs, a eu lieu le samedi 5 novembre ! 45 Défricheurs venant de toute la Métropole se sont rencontrés pour mettre en commun leur envie d’échanger et de changer leurs modes de vie. Le tout dans une ambiance particulièrement festive !
La convivialité, le plaisir et l’entraide viennent très naturellement aux Défricheurs…
Objectif : faire pousser les idées, apprendre à se connaître, construire équipes et challenges !
Après un premier temps d’inspiration et discussions, sept équipes ont pu se constituer autour de 5 thématiques : Zéro Déchet, de l’alimentation, des objets du quotidien de la végétalisation ou encore de la transition au travail.
La journée s’est finie avec la présentation des challenges de chaque équipe sous les encouragements des autres !
En équipe…
…car ensemble on va plus loin et on est plus fort !
Les VerTueuses, les Fais le toi-même, les Serial Planteurs, les Transivores, les Zasticoteurs, les Asperges et la Ligne verte… Ces sept équipes rassemblent entre 6 et 7 Défricheurs autour de leurs centres d’intérêt, de leurs inspirations et ambitions de changement. De petits groupes hyper motivés, déjà soudés qui vont rester en contact et s’entraider durant toute la durée des challenges !
Qui sont les Défricheurs ?

Transitionneur de la première heure, adepte du vegan ou tout simplement novices ayant ras-le-bol des tonnes d’emballages, de l’obsolescence programmée, ou davantage encore de rester passif devant les mauvaises nouvelles, les Défricheurs viennent de tous horizons et sont jeunes : 35 ont moins de 40 ans !
Une chose leur est commune, l’envie de faire ensemble et aussi cette petite idée qui leur a poussé derrière la tête pour changer les
choses dans leur quotidien :

« Face au changement climatique chacun peut s’engager à son échelle et amorcer un changement dans la société pour limiter l’ampleur de ce changement » Lyes
« Tous ensemble l’action sera plus efficace et fera je l’espère "boule de neige" » Gérard
« Créer une nouvelle proposition de mode vie et à la fois de pas se marginaliser » Emilie
« Il est important de mettre en marche un mouvement collectif et concret ! » Claire
« M’investir de façon active dans la ville où j’habite, me sentir comme faisant part d’une communauté de sens, rencontrer des personnes motivées par ces mêmes objectifs, prendre responsabilité, êtr e accompagnée dans cette transition! » Miranda

Gérard, Emilie ou Lyes… Tous ont pour inspiration ce qui se passe autour d’eux, mais aussi les personnes qu’ils rencontrent ou avec lesquelles ils vivent au quotidien. Il est essentiel pour eux de rendre la transition plus colorée, plus conviviale, bref plus cool !
2 challenges sinon rien
Ils sont partis avec l’ambition de mener à bien 2 challenges jusqu’en janvier !
Leur premier challenge est individuel pour se donner confiance et pratiquer soi-même la transition afin d’en parler autour de soi.
Leur 2eme challenge est dans le partage avec leurs collègues, voisins, amis, famille… Entre économie d’énergie, DIY (do it yourself) ou l’apprentissage de nouvelles techniques, les défis sont divers et variés.

Pour son premier challenge, Hélène va être plus soucieuse de l’énergie qu’elle consomme au travail : éteindre son écran, débrancher son ordinateur, supprimer ses mails inutiles… Son deuxième challenge va mettre à contribution ses collègues pour ne plus utiliser de
gobelets jetables. La solution qu’elle a imaginée : faire une mug party pour décorer sa tasse et utiliser des ecocups.
Robin veut vivre en mode Zéro plastique. Définitivement si possible. Son 2e challenge est le même que pour toute l’équipe : valoriser le partage et l’échange d’objet autour de soi. Qui auprès de ses amis, qui auprès de ses collègues ou de ses voisins…
Et après ?
Chaque équipe a pris rendez-vous pour se voir une fois en novembre et une fois en décembre. Toute la communauté se retrouvera le 7 décembre pour un apéro, juste pour le plaisir de se revoir tous.

La prochaine rencontre de travail se déroulera le 14 janvier, pour imaginer le challenge n°3 qui impliquera cette fois, pour chaque équipe, un ou plusieurs acteurs du territoire : école, entreprises, collectivités, associations...
D’ici là, les Défricheurs vont expérimenter leurs challenges, s’entraider, se donner des idées et partager leurs ressentis et leurs expériences !
A suivre donc ! ”

5.11.2016
https://www.nantestransitionenergetique.fr/actualites/les-defricheurs-se-mettent-en-route

L'appel du monde de Demain

texte intégral

Nous, signataires de cet appel, ne croyons pas que les responsables politiques seuls ont le pouvoir de transformer la société. Il n'existe pas d'homme ou de femme providentiels. Pour que les responsables politiques et économiques engagent des changements, ils ont besoin d'être portés, accompagnés, contraints parfois, par un mouvement puissant, par des millions de personnes qui s'unissent et s'engagent dans leur quotidien.

Nous sommes face à un choix historique.
Choisir le monde dans lequel nous vivrons dans les décennies qui viennent ou ne pas choisir et laisser les événements suivre leur cours.
Ce qui, au regard de l'écrasante majorité des données scientifiques que nous connaissons ressemblera à peu près à cela : disparition d'une grande part des animaux sauvages, des forêts, de milliers d'espèces sur terre et dans les mers, augmentation des sécheresses, des inondations, des tornades, des typhons, territoires submergés, millions de réfugiés lancés sur les routes à la recherche d'un endroit où vivre, de moins en moins d'eau, des émeutes de la faim, des conflits pour s'approprier les ressources naturelles, une aggravation des inégalités, des tensions sociales et géopolitiques, des violences de toutes sortes parmi lesquelles le terrorisme, une explosion de la dette, des chocs économiques à répétition, du chômage… Inutile de continuer, ni de dire où pourrait nous conduire cette litanie. Nous le savons. Ou nous devrions le savoir.

Alors qu'attendons-nous ?
Nous connaissons la plupart des solutions à nos problèmes, mais nous ne les mettons pas en place parce que les responsables politiques ne sont pas d'accord, parce que les grands industriels, les syndicats ou les administrations ne sont pas d'accord, parce que nous n'avons pas le temps, parce que c'est trop cher, parce que c'est compliqué, parce que, tout de même, nous ne sommes pas vraiment certains que tout cela est si catastrophique…
En réalité, nous attendons souvent que quelqu'un s'y mette pour nous.

Nous en avons assez d'attendre que la catastrophe arrive.
Nous avons tant de choses à faire et tellement de potentialités pour y parvenir. Nettoyer les océans, replanter les forêts, produire une nourriture saine pour tous, en régénérant les sols et la biodiversité, faire en sorte que chaque être humain soit abrité, soigné, éduqué, produire de l'énergie renouvelable en abondance sans détruire les écosystèmes, réduire drastiquement notre consommation, trouver les moyens de fabriquer les objets de demain avec les déchets d'aujourd'hui, inventer les moyens les plus simples et les plus sains de vivre sur cette petite planète sans en épuiser les ressources ou en perturber les équilibres. Nous savons faire tout cela. Peut-être pas encore aussi bien qu'il le faudrait, mais ce n'est qu'une question de temps et d'investissement. Nous réussissons ce que nous choisissons d'entreprendre, l'Histoire nous l'a montré, maintes fois. Nous avons calculé que toutes ces activités peuvent créer des centaines de millions d'emplois passionnants à travers le monde, redonner du sens à nos existences, à nos sociétés, y apporter la sécurité et la paix…
La question est de savoir ce que nous voulons vraiment.

Oui, mais comment démarrer ?
Nous sommes nombreux à être traversés par le découragement, la résignation, le cynisme parfois. Nous serions trop petits, trop faibles face aux gigantesques mécanismes à l'œuvre. Mais personne n'a traversé les océans, aboli l'esclavage, trouvé des traitements à des maladies, en se répétant que rien ne changera jamais. Aujourd'hui, nous avons besoin de nous mobiliser comme jamais aucune communauté humaine avant nous. Nous avons besoin de déployer des trésors de créativité, de solidarité, d'intelligence. De sortir de nos intérêts personnels pour embrasser l'intérêt de tous. D'une certaine façon, rien n'est plus exaltant. Il y a là de quoi satisfaire nos besoins d'héroïsme bien plus intelligemment que toutes les guerres de ces derniers millénaires.

Le chemin ne sera ni court ni facile.
Nous aurons besoin de remporter des luttes démocratiques, de traverser des ruptures, d'avoir des idées radicalement nouvelles, d'apprendre à travailler ensemble malgré nos différences…
Nous aurons besoin de tous : élus, entrepreneurs, salariés, fonctionnaires, penseurs, artistes, mères ou pères au foyer, retraités, enfants, riches, pauvres, français et étrangers… Nous aurons besoin de projets pionniers et de lois accélérant la transition, d'investissements financiers et de changements personnels. La bonne nouvelle est que nous sommes des millions en France, des milliards dans le monde et qu'en quelques décennies nous pourrions réorienter l'Histoire.

Aujourd'hui, nous vous appelons à rejoindre les millions de personnes qui se sont déjà mises au travail.
Nous vous appelons à vous informer, à lire, à écouter, à rencontrer, pour vous faire votre propre idée sur toutes ces questions.
Nous vous appelons à faire tout ce qui est possible dans votre quotidien, pour limiter notre impact sur la planète et les êtres humains.
Nous vous appelons à repenser votre métier : à faire ce qui vous passionne, ce pour quoi vous êtes vraiment doué et de vous servir de ce talent pour construire un monde plus juste et plus durable.
Nous vous appelons à vous regrouper, là où vous vivez, là où vous travaillez, pour porter des projets d'avenir, pour réunir ceux qui sont séparés, pour aider ceux qui sont les plus fragiles.
Nous vous appelons à vous mobiliser pour vous opposer aux lois qui exploitent la nature ou les êtres humains, pour porter de nouvelles idées jusque dans les sphères politiques.
Nous vous appelons à soutenir ceux qui portent déjà ces idées dans le champ politique, économique ou associatif.
Nous appelons les candidats partageant ces idées à se rassembler et à porter ensemble un projet pour transformer la France et l'Europe.
Nous vous appelons à rêver qu'un autre monde est possible.
Et à vous unir pour concrétiser ce rêve.

Cet appel n'est pas le chant du cygne, c'est le chant du monde qui renaît, c'est le chant des colibris.

pour en savoir plus : https://www.colibris-lemouvement.org

Mémoire réalisé par Jérôme Alixant, sous la direction de Frédéric Barbe
Présenté en septembre 2017
Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes

jerome.alixant@centraliens-nantes.net

Il est dit que si tout le monde change alors le monde changera. Pourtant malgré les messages incessants, les innombrables informations et la volonté émergente d'un changement collectif, il semble que les changements individuels sont en reste. Les gestes quotidiens changent en fonction des différentes injonctions de bonne conduite, des différentes modes, sans réelle prise de conscience du sens de nos actions.

L'étude se concentre ainsi sur une seule personne, l'auteur. La subjectivité de l'expérimentateur sert de base de réflexion pour ensuite étendre le raisonnement à d'autres échelles dans le but de trouver une manière de catalyser les changements individuels des pratiques et des modes de vie.